

Bibliothèque numérique

medic@

**Barra, Petro. L'abus de l'antimoine et
de la saignée, démontré par la
doctrine d'Hippocrate**

*A Lyon, chez Christophe Fourmy, 1664.
Cote : 43303*



43303

20.67/4



8. ap.

0 2 3 4 5



l'Antimoine Justifié, et l'Antimoine Triomphant
 De M^r Eusebe Renaudot, Medec. de la fac. de Par.
 Et Les Remarques sur led^t Livre de l'Antimoine
 de M^r Eusebe Renaudot, Par M^r Jean Merlet,
 Medec. de la fac. de Par.
 Et le Rabatjoye dudit Antimoine Triomphant
 ou Examen de l'Antimoine Justifié de M^r
 Eusebe Renaudot. Par M^r Jacques Perreay
 Medec. de la fac. de Par.
 Et la Thimimachie, ou le grand combat des Medec.
 modernes touchant l'Usage de l'Antimoine. ...
 Poëme historicomique. Par C^{ar}melestin
 Et orthodoxe, ou De l'Abus de l'Antimoine
 Et c. Par Claude Germain, Medecin de
 la faculté de Paris.

L' A B V ^S3303
D E
L'ANTIMOINE
ET DE
LA SAIGNE'E

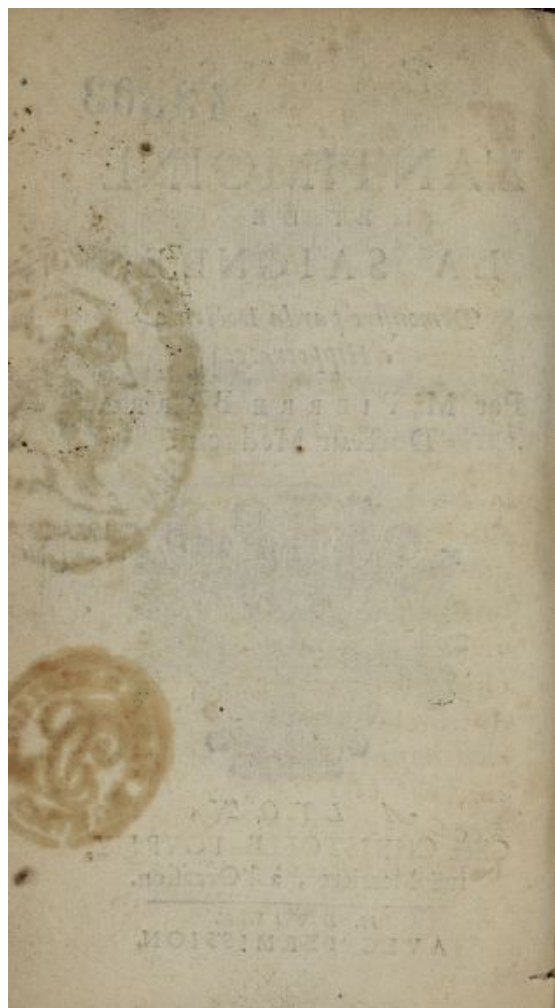
*Demonstré par la Doctr
d'Hippocrate.*

Par M^c PIERRE BERR
Docteur Medecin



A LYON,
Chez CHRISTOFLE FOVRMY,
rue Merciere, à l'Occasion.

M. DC. LXIV.
AVEC PERMISSION.



*Au Lecteur.*

IE n'escriis pas contre l'Antimoine, ny contre la Saignée. ie sçay bien que ce sont des remedes receûs dans la Medecine pour la guérison des malades; & quoy que l'Antimoine ait des qualitez nuisibles, ie ne veux pas pour cela l'exclure du nombre des medicaments: *Puisqu'il n'est rien d'inutile au bon Medecin, ny dans la Medecine, à ce qu'en dit Hippocrate;* Mais j'escriis contre l'abus

Lib. de
arte.

A 2 ou

ou le mauvais usage de l'un & de l'autre. Je ne m'en prens à personne ; c'est à l'abus seul à qui j'en veux, parce qu'il cause du desordre , & qu'il se fert mal à propos du nom & de l'autorité de la Medecine. Je ne sçay pas de plus grand ennemy de la vérité que luy , elle terrasse ceux qui la combattent & fait esclater sa victoire : mais l'abus qui par sa souplesse luy cede , se joint si fort à elle qu'il passe pour la vérité : Aussi ie me fers de la doctrine d'Hippocrate , qui est la véritable pierre de touche pour en faire le discernement , & j'em

j'employe son autorité pour te persuader. Le raisonnement que tu trouueras dans cét ouurage , outre les citations , est aussi tiré d'Hippocrate , & ceux qui verront deux traitez en Latin du vomissement & de la Saignée , où ie n'ay rien oublié de ce qui est dans cét Autheur , en trouueront encore d'auantage pour satisfaire à leur curiosité , & pour reconnoistre l'abus. I'en ay tiré tout ce que j'ay rapporté icy , & qui est tout ce que j'ay crëu necessaire pour defabufer le vulgaire , qui n'auroit pas compris le reste ; Et ie l'ay mis en François afin

A 3 que

que tout le peuple l'entende : que ceux, qui sans sçavoir la Medecine se meslent de la faire, connoissent l'abus qu'ils pratiquent : & que ceux qui se fient en eux en apprehendent le succez. Voilà tout mon dessein, je seray satisfait si tu en profites. Adieu.



L'ABVS



7
L' A B V S
DE L'ANTIMOINE
ET DE
LA SAIGNE'E.

L' A B V S est ce Prothée que les Poètes de l'Antiquité ont feint estre vn Dieu de la Mer qui ne dormoit qu'en terre ferme accompagné des veaux marins, se transformoit en toutes choses, & pressé de parler, reprenant vne forme humaine, descouuroit du passé, du présent, & de l'auenir des connoissances merueilleuses. Il est le Dieu de ce flux & reflux qui ballotte tousjours les peuples, emporte bien souuent les grands, & par vne extrême rapidité entraîne quelques-fois les plus beaux esprits de la terre.

A 4

terre. Il ne dort point qu'entre les gens du peuple qui sont les veaux de cette mer, mais là au gros du jour & sur la terre ferme il dort d'un sommeil si profond qu'on le peut voir, & qu'on le peut surprendre : c'est aussi parmi eux qu'on le trouve toujours, ils sont ses gardes ordinaires : & souvent sous ce chef alors qu'ils sortent de leurs ondes ils se font maîtres de la terre. C'est illustre trompeur pour empêcher qu'on le descouvre, tantost il se transforme en feu, & s'élevant au dessus de la terre, il nous fait voir que le Soleil est fixe, que tout se meut autour de luy, que la Lune est un autre monde, que les Astres sont sans clarté, que les vapeurs nourrissent ces grands globes, que la lumière est une qualité, & que les Cieux sont seuls incorruptibles; tantost roulant dessous les ondes il rapporte à l'aimant la cause du flux & reflux, il fait naître toutes les sources du vaste sein de l'Océan,
il

il nous raconte mille fables de la nature des poissons, & contre l'usage des sens il assure que tout est eau; tantost sous la forme des brutes il veut qu'elles soient raisonnables parce qu'elles imitent l'homme, & que par la metempsychose qu'il introduit comme vne verité, l'immortalité soit commune aux hommes & aux animaux; & tantost transformé en arbres & en herbes il leur fait part du sentiment & du mouvement, il les fait promener & chercher leur pasture, il établit entre-elles des amitiés, des auersions, & des necessitez de vie qui les rendent inseparables: il leur fait chasser les demons & resister aux sortileges, attirer les benedictions, rendre les Anges favorables, & enfin pour la vie & la santé de l'homme il attribue à leurs vertus des effets si prodigieux, qu'il semble les porter à l'immortalité. Mais quand il est contraint de se faire connoistre, il reprend la figure

A 5 d'hom

d'homme & quitte ces desguisements pour descouvrir la verité : Il nous fait voir alors dans le passé qu'il est ancien comme le monde, qu'Adam & Eue luy donnerent naissance en mangeant le fruit defendu, qu'ils l'ont caché connoissans ses deffauts, & qu'il est le seul fruit de cette belle connoissance, que ses parens infortunez auoient pretendu d'acquérir en violant le commandement, mais qu'il n'est rien qu'une fausse apparence ; dans le present, il nous fait descouvrir tous les hommes qu'il a trompé, les faussetez qu'il leur a dites, & les malheurs qui ont suiuy de ses enseignemens, de ses conseils iniques, & des pernicieux exemples qu'il a fait voir dans tous les siècles. Et lors qu'un curieux le presse pour penetrer dans l'auenir, il dit que nos nepueux connoistront nos dereglemens, qu'ils blasmeront nostre conduite, & qu'ils feront blasmez de mesme. Enfin si nous luy demandons :

mandons qui se deffend de ses at-
taques: qui n'a jamais plié sous luy;
en quel lieu il n'a pû entrer ? Il
nous dira qu'il n'a jamais eu part
dans le conseil de la nature, qu'il
ne l'a jamais pû surprendre, &
qu'allant par toute la terre il n'a
rencontré qu'elle seule qui soit ca-
pable de luy résister. En effect tout
ce qui est soumis à la puissance de
l'homme, tout ce que son esprit
connoit, & tout ce que l'art peut
faire de bien & de mal, a suivi les
desseins & les decrets de son capri-
ce; c'est luy qui a fait tant de Dieux,
qui leur a erigé des temples, & qui
leur donnant des adorateurs, à tant
de fois placé le vice sur le throsne,
& la vertu dessous ses pieds; c'est
luy qui si souvent a fait les Empe-
reurs des moindres hommes de la
terre, qui a si meschamment recom-
pensé le crime, & qui s'establisant
l'arbitre du bien & du mal, a par un
excez d'iniustice donné le mal
qu'on ne meritoit pas, & refusé le

A 6 bien

12 *L'Abus de l'Antimoine*

bien qu'on deuoit iustement auoir;
c'est luy qui couure le mensonge
sous le voile de la verité, qui aueu-
gle l'esprit de l'homme, qui ébran-
le toutes les sciences, qui rompt la
justesse des arts, qui dément l'vsa-
ge des sens, & qui attire tout à soy
ou par la force ou par la complai-
sance: Tantost il prend pour se cou-
rir le visage de la verité, les habil-
lemens de la science, les ornemens
de la vertu, la grauité de la sagesse,
la douceur de l'humilité, l'aggré-
ment de la ciuilité, & s'approche
sous ce déguisement des hommes
les plus éclairez, pour donner at-
teinte à leur science, pour faire
brefche à leur vertu, pour troubler
leur bonne conduite, ou pour re-
trancher vn article des maximes de
la religion; Tantost accommodé
à la cruauté du meurtier, à la li-
berté de l'impie, à la fourbe du mé-
disant, à la volupté du lascif, à l'a-
uidité de l'auare, il confirme leurs
passions par le plaisir qu'ils en re-
çoient

çoient & par l'exemple qu'il en
donne; & tantost sous vn faux es-
clat de la beauté & de la bonne gra-
ce, il règle le discours, il reforme
le geste, il donne le maintient, &
fait d'une vieille l'aideur une jeune
beauté qu'on appelle la mode. C'est
effronté entre par tout sans crain-
te, il n'est personne qu'il n'abor-
de, & si l'un par syncerité le re-
pousse, l'autre par interest le loge:
en sorte que tantost logé, tantost à
descouvert il acquiert, il possède, il
conserve, & ne se laisse jamais re-
connoistre que par l'incertitude de
ses promesses, & par le mauvais
sucez de ses entreprises; & c'est
par là aussi que nous le decouvrons
quand il fait boire l'or moulu, aua-
ler les pierres pilées, & qu'il nous
veut reduire à l'Antimoine & à la
lancette. En verité c'est un estran-
ge aveuglement de retrancher ainsi
toute la Medecine; tant d'animaux
que Dieu n'a crée que pour l'hom-
me dans l'air, sur la terre & dans
l'eau,

l'eau, en qui l'on a trouué pour la cure des maladies des remedes tres asseurez; Ce grand nombre de vegetaux qui nous offrent tant de parties & tant de productions qui sortent de leurs seins, pour combattre nos maladies, pour charmer nos douleurs & pour plaire à nos appetits; tant d'autres mineraux que la terre produit aussi parfaits que l'Antimoine, & qu'elle nous fait voir quand elle ouvre son sein estre des faiseurs de miracles; & tant de bons effets que l'on a resseny du meslange de ces remedes, ne sont-ce pas autant de voix qui annoncent l'abus de l'usage de l'Antimoine? Ces grands miracles de nature que la chaleur & les esprits du sang font si souvent, & si fort à propos en faveur de nos maladies: l'entends ces grands efforts qu'on appelle des crises, ne publient-ils pas l'abus d'épuiser avecque le sang cette chaleur qui fait nos forces & qui combat nos maladies. Et enfin la nature

ture qui regle tous les mouuemens que la chaleur de nostre cœur produit contre le mal , & pour nous desgager : Cette iustesse qu'elle observe de cuire les humeurs , les separer de la masse du sang , & pousser hors du corps ces causes de nos maladies , dans vn temps limité & qui nous est connu : & cette puissance qu'elle a de guerir sans prendre conseil , & sans se faire ayder , ne sont-ce pas des sujets legitimes qui meritent nos attentions ? Et n'est-ce pas vne temerité , ou plutôt n'est-ce pas vn crime de troubler par vne Saignée ce grand ordre de la nature qui travaille pour le malade , & qui est seul capable de luy redonner la santé. Mais à bien prendre la nature , nostre bouche n'est pas l'égout de nostre corps , & si quelquefois elle sert à regorger le superflus , & à vider l'humeur des maladies : c'est l'adresse de la nature qui vide par les voyes les plus proches & les plus courtes ce qui est

16 *L'Abus de l'Antimoine*
est à charge au malade, & qui le
fait souffrir : mais ce n'est pour-
tant pas l'usage de cette partie qui
n'est propre qu'à recevoir en effet
tant de grands efforts que cause le
vomissement, tous les accidents qui
les suivent, & la foiblesse d'estomac
qui reste apres ces mouvemens,
nous sont des marques infaillibles
de l'abus qu'on commet de vider
par cette partie, hors que les hu-
meurs y regorgent; & si nous en
croyons à ce qu'en escrit Hippo-
crate, ce qui se fait selon l'ordre de
la nature est supporté facilement,
& tous les excremens qui nous
sortent du corps donnent sujet de
bonne augure, lors qu'ils se vui-
dent avecque facilité. Sur ce sujet
j'ay cent fois admiré l'empire que
l'abus prend sus l'esprit de l'hom-
me, lors qu'une fois il y est intro-
duit : Il le persuade de croire, il luy
deffend de raisonner, & profitant
de sa credulité il se fait des martyrs
aussi-tost que des confesseurs, &
nous

nous fait connoître en cela qu'il est le finge de la foy : car qui n'admira de voir vn delicat à qui le nom de Medecine est capable de faire horreur , quitter la casse , la rheubarbe & semblables medicaments, d'où l'effet est fort moderé & l'experience certaine, pour prendre sur la foy d'un charlattan ou d'une femmelette , un emetique d'Antimoine qu'il sçait le devoir travailler , & pouuoir abbreger sa vie ? qui n'accusera de manie celuy qui par experience en la personne d'un amy , sçait les travaux que cause l'Antimoine , & qui par un recit fidelle ne doutant point que plusieurs ne soient morts des violences de ce remede, s'expose à ces malheurs pour vne foible maladie, qui pourroit guarir de soy-mesme ? & qui n'aura pas de l'horreur de voir, pour essayer de guarir un malade , luy donner un medicament, qui par des accidens fâcheux luy fera voir en peu de temps toutes les

les portes de la mort : Il faut estre
abusé pour estre si fort insensible à
ces objets de crainte & de douleur:
Pour moy j'auoüe ma foiblesse, j'ay
conceu de l'horreur pour ce medi-
cament voyant ses funestes effets:
Je n'ay pû voir vn homme fort
jeune, dans l'embompoint, par les
effets de l'Antimoine souffrir des
foiblesse extremes, faire des grands
efforts en vain, perdre le pouls &
tous les sens, sans condamner l'ef-
fect d'une semblable Medecine: Je
n'ay point pû le voir liuide, les
yeux enfoncez sans éclat, le nez
ouuert, les levres retirées, le col
enflé, les extremitéz froides, &
luy sentir vn pouls languissant, qui
se pert dans vne artere dure & sei-
che, sans croire que ce sont les ef-
fects d'un poison, plutôt que d'un
ne Medecine. L'on a beau se flat-
ter, l'on a beau dire ce n'est rien,
donner du bouillon au malade, luy
chauffer l'estomac, luy faire sentir
l'eau clerette, l'encourager de mille
beaux

beaux discours, l'Antimoine est le
maistre, il agit de toutes ses forces,
& l'on n'empesche pas que le sang
ne sorte déjà par les grands efforts
de vomir: Qui pourra asséurer de la
vie de ce malade? Hippocrate ne ^{Lib. de}
dit-il pas qu'apres les trois humeurs ^{nat. hum.}
l'on vomit le sang pur, & que sou-
uent l'on meurt en suite? est-ce
vne chose inouïye? n'a-t'on jamais
veu ce malheur, & s'il peut arriuer:
n'ay-je pas sujet de le craindre?
Mais quand tous ces efforts au-
roient vn succez plus heureux,
peut-on donner sans crainte & sans
connoistre le malade, vn remede
qui est si acré, qu'il vlcere souuent
toutes les parties où il passe, & avec-
que tant de douleur, qu'on a veu
des personnes apprehender moins
de mourir, que de prendre vn
bouillon estans ainsi remplis d'ul-
ceres. Cela m'a fait douter s'il n'est
pas plus doux de mourir que d'ê-
tre secouru par des remedes si fâ-
cheux. D'autre part quand ie vois
qu'un

qu'un malade affoibly donne son bras à la Saignée, ou qu'alors qu'on attend la crise & qu'elle commence à se faire, l'on ouvre la veine au malade : l'auoüe que la Medecine n'a plus de loy ny de conduite, & qu'on ne peut pas faire un plus grand mal à la nature, sous le nom de la Medecine. C'est un malheur asseurement que toute sorte de personnes, sans estude & sans art, se meslent de la Medecine: mais c'est un extreme malheur si le Medecin autorise vne pratique desreglée, & que participant à l'abus du vulgaire, il donne sans art l'emetique, il seigne sans esgard ny aux jours, ny au temps, & sans considerer les forces du malade espuise les vaisseaux de leur sang & de leurs esprits. Ces hommes obsedez de la Medecine à la mode croyent d'estre les maistres des corps, les conducteurs de la nature, les reparateurs de la vie, & les arbitres des medicamens: Ils estiment tant leur conduite

ny up

duite, qu'ils croient d'avoir fait de
grands biens quand ils n'ont fait
qu'un peu de mal ; & lors que par
hazard ils ont seruy à la natu-
re, ils pensent que par leur me-
thode ils ont réglé les mouuemens,
& qu'ils ont restably son ordre.
Mais ils en est bien autrement, &
quand ils liront Hippocrate ils ap-
prendront de luy que l'ordre & la ^{Lib. 1. de} nature qui font toutes choses ne con-^{diata.}
sentent pas à ce que les hommes ap-
prouuent d'autant que les hommes se
sont estably à eux mesmes une loy,
ignorans sur quoy ils l'ont establie.
Mais les dieux ont estably la na-
ture par un ordre certain ; d'où vient
que les choses que les hommes ont
establies soient bonnes, soient mau-
uaises, ne sont jamais de mesme : &
celles que les dieux ont establies vont
toujours fort bien. Ils connoistront
par là, que toutes les maximès qui
ne sont pas conformes à la nature,
que tous les changemens que la
mode introduit dans la cure des
maladies,

maladies, & que tous les efforts qui ne secondent pas les mouuemens de la nature, sont des empeschemens qui troublent son action, & des causes de maladie. Cela commencera à les persuader que la nature d'un chacun est le Medecin de ses maladies, que la Medecine ayde la nature, & que le Medecin se seruant des remedes, doit se garder de troubler la nature, & s'estudier à l'ayder. Ce sont trois veritez que ie m'en vay prouuer par la doctrine d'Hippocrate, afin de demonstter le déreglement de ce siecle, par l'usage reglé de l'Antimoine & de la Saignée.

Sent. 1. f.
5. lib. 6.
epid.

La nature de chacun est le Medecin de ses maladies. Cette sentence d'Hippocrate nous fait connoistre la sincerité de son ame, aussi bien que la verité de sa doctrine: luy qui estoit sans contredit le plus sçauant Medecin du monde, pouuoit autant par son autorité, que par la force de son raisonnement, attribuer

buer à la seule science les grandes cures qu'il faisoit, si la verité qu'il aimoit à dire, ne l'eust obligé d'avoüer ce qu'il scauoit de la nature. Il assure qu'elle est le Medecin des maladies, & quand l'on cherche dans ses escrits comment se peut faire cela, l'on y trouue que *chaque* Lib. de *maladie a en soy la nature & la puis-* morb. sac. *sance, & il n'en est point qui ne passe, ou qui ne recoiue quelque secours.* D'où l'on conclud que la nature guerit les maladies, ou seule, ou aydée par la Medecine. Car il n'est point de maladie qui ne passe, parce qu'elle a en soy la nature, ou qui ne recoiue quelque secours, parce qu'elle a la puissance de recevoir la Medecine. Cette doctrine est conforme à l'experience, & nous voyons que des malades les uns guerissent sans secours, les autres sont aydez par la puissance des remedes. Mais pour connoistre cette verité à fond, il faut premierement supposer, que des maladies, les vnes se

se font dans l'ordre de la nature par l'abondance & le mouvement des humeurs, comme toute sorte de fièvres, & les maladies qu'elles accompagnent les autres se font par l'ordre de la nature, comme les excrescences, les calculs, & presque toutes les tumeurs, les fistules, & les ulcères. Et les autres se font contre l'ordre de la nature, comme les playes, les fractures & les dislocations de quelle partie que ce soit.

La nature seule guerit les premières, d'autant qu'estant faites dans son ordre (qui souffre que les alimens par leur quantité excessiue, par leur mauuaise qualité, ou par l'usage déréglé fassent des mauuaises humeurs) elles sont aussi gueries par la conduite du mesme ordre, qui cuit, qui separe & expulse les humeurs qu'il a laissé faire: ainsi ce que la nature n'a pû empescher d'estre fait par le déreglement de l'homme, elle peut le détruire seule,

si

si le malade ne l'empesche par quel-
 qu'autre déreglement. C'est de cet-
 te façon que *la nature suffit en tout* Lib. de
 à tous. Et c'est ce qu'entend Hip- alim.
 pocrate quand il escrit que *la na-* Sent. 2. l.
nure trouue les voyes d'elle-mesme & 5. lib. 6.
sans conseil, comme cliner les yeux, epid.
se servir de la langue, & toute autre
chose semblable. Surquoy nous de-
 uons admirer la naïueté d'où se sert
 ce grand homme pour expliquer
 ses sentimens. Car est-il rien de
 plus ordinaire & de plus connu
 que le clein d'œil, & voyons nous
 rien de plus naturel & de plus fa-
 cile, que ce mouuement des pau-
 pieres, qui pousse ce qui incommo-
 de, sans que l'animal s'en auise: n'est-
 ce pas un instinct merueilleux de
 l'animal à qui la main deffaut, de
 lescher sa douleur, sa playe, ou son
 vlcere pour y remedier, & pour en
 estre soulagé? l'homme qui est pi-
 qué demande-t'il conseil à sa rai-
 son pour y porter la main? & quand
 subitement il tressaillit & se retire,
 B n'est-ce

n'est-ce pas l'effect de l'instinct qu'il doit à la nature, & non pas à sa volonté qui n'en a pas esté l'arbitre. Ces effets si connus & si avantageux à l'homme ne sont-ce pas des bons moyens de luy persuader, que la nature seule est capable de le guarir? peut-il douter que dans l'interieur, d'où elle est encore plus maistresse, elle n'ait des moyes de combattre les maladies, puis qu'elle en fait voir en dehors de si faciles & de si assurez? Les coctions des humeurs, les expulsions des excremens, la nourriture des parties, le mouvement du cœur & des poulmons, & la circulation du sang & des esprits à quoy sans cesse elle travaille, prouvent qu'elle agit en dedans, & la necessité d'action que nous reconnoissons par là, nous rend certains qu'elle est moins empeschée dans ses actions interieures qui dependent de sa conduite, que dans ses mouuemens externes, ausquels souuent la volonté resiste,

&

& desquels la raison est toujours la maistresse apres le premier mouvement. C'est pourquoy Hippocrate à cette docte naïveté adiou-
te, *la nature sans estre enseignée & sans apprendre fait ce qui est conue-*
nable : & qu'il escrit ailleurs, *les* Lib. de
alim.
natures de tous sont sans enseigne-
mens. En quoy il blasme la raison qui veut conseiller la nature, regler ses mouuemens, & la faire agir à sa mode, comme on fait aujourd'huy dans la conduite des malades. Ce n'est pas que i'assure qu'on ne puisse ayder la nature dans ce genre de maladies. *Car la Medecine oste* Lib. i. de
diata.
ce qui incommode, & par là travail-
le en ostant à faire le malade sain, ce
que la nature sçait faire d'elle-mes-
me. Mais il faut que le Medecin suiue le mouvement & le dessein de la nature, & qu'il la laisse agir, sans entreprendre de l'ayder quand elle fait bien son action dans le temps ordinaire, & par les voyes les plus faciles. A ce propos ie ne
B 2 sçauois

ſçauois m'empêcher de blaſmer
l'abus de ceux qui croient qu'un
Medecin eſt au bout de ſa connoiſ-
ſance, & qu'il ne ſçait plus qu'or-
donner, lorsqu'il n'ordonne rien
que le ſeul regime de vie. Leur
aveuglement eſt ſemblable à celui
de ces gueux qui idolatrent leur be-
ſeigne, & ne croient pas qu'aucune
poſſeſſion eſgale ce foible ſupport.
Ils ne connoiſſent pas le mal d'eſtre
reduits à prendre des remedes; ils
n'apperçoient pas que les medi-
caments font des changemens ſi
contraires qu'ils diminuent de leur
vie, & que la ſanté qu'ils leur ren-
dent, eſt bien chere à ce pris, puis
qu'ils la peuuent auoir à moins;
Ils ne comprennent pas que la na-
ture toute ſeule, quand elle n'eſt
pas empêchée guerit aſſeurement,
& n'altere point les parties, & qu'il
ſeroit à ſouhaitter de guerir ſans
remede, & de viure ſans artifice,
pour poſſeder vne plus longue vie
& vne ſanté plus entiere : croient
ils

ils qu'il soit fort difficile d'ordonner vn clystere, ou de faire tirer du sang en ce temps où la mode autorise fort la Saignée ? Pensent ils qu'un julep, du syrop, vn bolus soient difficiles à ordonner ? en tous cas l'Antimoine qui est le refuge commun ne leur manqueroit pas, & ne seroit pas improuvé, puis qu'on en a donné au Roy, & qu'on le nomme vn remede royal, comme s'il estoit propre à tous parce qu'on en donna au Roy ; chacun n'a pas d'aussi bons Medecins pour en determiner l'usage, & rarement pour donner l'Antimoine on consulte le Medecin. Assurement ils aiment les remedes & ne connoissent pas l'integrité du Medecin: car autrement ils seroient satisfaits de voir qu'on espargne leur vie, qu'on les délivre de la peine de prendre des medicamens, & qu'en cette façon l'on assure leur guerison. Ils rendroient graces à Dieu de qui l'on tient les connoissances du

B 3 mou

mouuement de la nature, de l'estat de la maladie, & de la venue des crises, & loüeroient le Medecin qui s'en sert à propos, pour s'ar-
 rester quand la nature agit. Car l'on ne scauroit douter qu'il ne soit ne-
 cessaire de laisser agir la nature, puis qu'il est vray qu'il arriue souuent qu'un malade guarit sans appeller le Medecin, & qu'Hippocrate en demeure d'accord en vne rencon-
 tre semblable. *Icy (dit-il) quelqu'un nous dira au contraire; que déjà plu-
 sieurs malades sans se servir du Me-
 decin ont esté gueries, & ie ne le desa-
 uoie pas.* L'experience est toute conforme à son auen, tous les iours l'on voit des payfans qui sans se-
 cours guarissent, & de bien gran-
 des maladies, par la force de la natu-
 re, chacun en est certain, mais l'on ne comprend pas comment: Hip-
 pocrate qui est la lumiere de la na-
 ture nous le descouure ainsi. *La
 plupart des maladies guarissent par
 les mesmes choses qui les font, & nous*
 fait

Lib. de ar-
te.Lib. de
morbo
facro.

fait voir dans les ouurages qu'un grand accez guarit la fièvre, que le vomissement se guarit par soy-mesme, que la difficulté d'urine guarit comme la toux par la cause qui l'a produite, & que quand c'est un mal de vuidier les humeurs qui font naistre des maladies, le remede est de les vuidier. Tout cela prouue fortement, que la nature seule guarit les maladies qui se font dans son ordre. Car si estre malade est estre plein d'humeurs, la nature les cuit, les separe, & les expulse; & si c'est les vuidier, en les vuidant la nature guarit. Ainsi la nature guarit toutes les maladies qui sont faites par les humeurs, si elle n'est pas empeschée par le defreglement du malade ou du Medecin, ou par la mauuaise habitude d'une partie interne, qui sert à tout le corps, & qui est necessaire à son œconomie. Mais il en est bien autrement alors que la nature est empeschée d'agir: Car elle agit plus

Lib. de
loc. in
hom.

lentement, son action est moins acheuée, il semble qu'elle fuit & qu'elle apprehende le mal. Apres quoy elle fait effort, mais l'on connoit l'empeschement parce qu'elle s'arreste, & ne poursuit pas sa vigueur, & changeant de dessein tente vne autre voye de guarir, puis se trouuant lasée elle suspend son mouuement, pour indiquer au Medecin comment il peut l'ayder, & luy en donner le loisir, Hippocrate l'escriit ainsi. *Lors que les accidens des maladies paroissent: & que la nature de grez ne les oste pas, elle a trouué des neccesitez, par lesquelles s'efforçant sans nuire, elle les emporte, & s'estant relaschée, elle montre à ceux qui scauent l'art ce qu'il faut faire.* C'est vne maniere de parler bien expressiue, de dire que la nature a trouué des neccesitez, puisque nous voyons que tout ce qui se fait naturellement, se fait par consequant neccesairement, & que l'action de la nature peut-estre détournée,

Lib. de ar-
te.

ournée, non pas arrêtée, diminuée, non pas abolie, & suspendue, non pas reuquée. C'est pourquoy ordinairement *ce qui demeure* Sent. 29.
après la crise, est le sujet d'une re- lib. 4.
chute, & la nature s'estant relâchée enseigne au Medecin d'oster l'empeschement qui a retardé son action, & qui l'a renduë imparfaite. Il est donc vray que la nature peut souffrir de l'empeschement dans la conduite de son ordre, par vn desreglement du malade ou du Medecin, & que les corps cassez demandent du secours à l'art, pour ayder la nature, & pour oster l'empeschement qui vient de la disposition des parties qui les composent. Et de là ie conclus que ces premieres maladies qui sont faites dans l'ordre de la nature, & contre son dessein, n'ont besoin de la Medecine que par accident: mais que par la nature elles guarissent d'elles-mesmes, & que le Medecin pour les guarir assurement doit
 B 5 laisser

laisser agir la nature, apres auoir vuidé dans le commencement du mal, s'il l'a pû, ou s'il l'a deu faire ainsi qu'Hippocrate luy dit, *si vous le jugez à propos.*

L'autre genre de maladie qui est fait par l'ordre de la nature, reçoit sa guarison de la nature mesme aydée par le Medecin, ou est guarie par l'art qui est aydé de la nature. Ce premier moyen de guarir paroist dans la cure des vlcères, desquels la nature seule fait la guarison, à mesure que le Medecin vuidé l'humeur qui en est la cause, par les medicamens & par le regime de viure. *Car à toutes les maladies, qui estans vlcères sont esleuées sus le corps. Il se faut seruir de la faim avecques les medicamens.* Parce que le pus est l'aliment de l'ulcere, & la matiere du pus est le sang & les humeurs, qui s'engendre des alimens. L'on voit l'autre moyen dans l'extirpation des chairs superfluës, & dans l'extraction de la pierre.

Lib. de
loc. in
hom.

Lib. de
alim.

pierre où le Medecin taille pour
 emporter la caruncule, ou pour ex-
 traire le calcul, & la nature conso-
 lide. La cure des tumeurs est l'ou-
 vrage de la nature, quoy que le
 Medecin par les medicamens en ay-
 de la maturation, les ouure par le
 fert, par le feu, ou par le caustique;
 les nettoye par le linge, par la lotion,
 ou par les deterfifs; ayde à remplir
 l'ulcere qui s'y fait, & à faire la
 cicatrice. Car la nature seule peut
 faire tout cela, & nous voyons
 qu'elle guarit souvent les vlcères,
 les excrescences, & qu'elle pousse
 avecque les vrines les plus petits
 calculs, sans estre aydée du Medec-
 cin: d'où ie conclus que de ces
 maladies qui se font par son ordre,
 (mais par la faute du malade, ou par
 les mauvais alimens) elle en guarit
 la plus grande partie seule, & fait
 plus que le Medecin dans la cure
 des autres où elle a besoin d'ayde.

Le troisieme genre de maladie
 estant fait contre l'ordre de la na-
 ture,

B 6 ture,

Lib. 1.
de morb.

ture, demande que le Medecin remette les parties dans l'ordre naturel d'où elles sont sorties : ainsi quand l'os qui estoit sorty de sa place, est remis par le Medecin, la nature seule remet ce qui s'estoit estendu ou pressé, & l'os rompu estant rejoint, est reüny par la nature dans le temps ordinaire qui luy est limité, si elle n'en est empêchée. Et c'est en vain qu'alors on tente d'en oster la douleur, & d'abreger la guérison, parce que *dans qu'elle maladie ou playe que ce soit, qui n'est pas mortelle, mais qui a une opportunité, & peut estre guérie, si quelqu'un la traite bien, il se fait des douleurs : à celles-la ne suffisent pas les secours du Medecin quand elles se font, car quoy que le Medecin n'y soit pas, elles cessent.* C'est pourquoy nous voyons tous les iours qu'il faut donner le temps aux maladies, & connoissons par là que c'est l'ordre de la nature qui se fait dans vn temps réglé, qui guarit seul

seul ces maladies lors que le Medecin a remis les parties. Mais quoy que les grandes fractures, quelques playes considerables, & les vrayes dislocations des os demandent necessairement la main du Medecin pour leur parfaite guarison, la pluspart de ces maladies (j'entends les plus legeres) sont tres souvent guaries par la nature seule : & par là l'on peut voir que la nature seule guarit encore vne partie de ce genre de maladie, & contribue avecque le Medecin à la cure des maladies qu'elle ne sçauoit guarir seule.

De cette recherche des maladies & des moyens de les guarir, il paroist que le Medecin n'en guarit pas vne, que la nature seule en guarit la plus grande partie, & que le secours que le Medecin luy donne pour la guarison de quelques-vnes, est la moindre partie de la cure. Ce qui me donne sujet de conclurre avecque Hippocrate, que la nature est le Medecin des maladies, & d'asseurer

feurer que le Medecin n'est que l'ayde de la nature, quand il luy donne du secours dans les loix de la Medecine : c'est ce que ie vay demonstrier.

Le Medecin est l'ayde de la nature, en deux façons : quand il prend garde de ne la point troubler, & quand il ayde à son action. Ces deux moyens d'ayder la nature nous sont prescrits par Hippocrate, & nous les deuons obseruer dans la conduite des malades. Car il faut faire la cure des maladies considerant la nature de l'homme, d'autant que la Medecine est principalement selon la nature, & que le Medecin pour ayder son action se sert des mesmes voyes d'où elle vse toujours pour conseruer nostre santé, & pour guarir nos maladies: c'est ce que reconnoist Hippocrate alors qu'il escrit, que les hommes ne scauent pas voir les choses cachées par les apparantes, d'autant que se seruans des moyens semblables à ceux

Lib. de nat. hum.
Lib. de flatib.
Lib. 1. de diætā.

de

de la nature humaine, ils ne le con-
noissent pas : car l'intelligence diuine
leur a enseigné d'imiter ses œuvres,
connoissans bien ce qu'ils font, mais
ne connoissans pas ce qu'ils imitent.
Et c'est aussi ce que nous prati-
quons, tant par le régime de viure,
que par l'usage des remedes. Nous
donnons l'aliment selon les forces
du malade, & l'estat de la maladie:
nous accordons beaucoup à la cou-
tume; & nous proportionnons à
la grandeur du mal & au naturel du
malade, la force des remedes & la
maniere d'en user, en obseruant ces
loix nous laissons agir la nature, &
nous l'aydons à faire son action,
ainsi qu'Hippocrate l'enseigne. Car
il ne faut pas douter que ce ne soit
affliger la nature, de la surcharger
d'alimens, & principalement lors
que le corps est plein : c'est pour-
quoy il affirme que *si l'humour de-*
meure plus de trois iours dans un Lib. 4. de morb.
corps, & qu'on luy donne beaucoup
d'aliment, lorsque les veines se seront
eschauffées

eschauffées & auront cessé de mou-
 voir, il en faut attendre du mal, en
 hyuer moins & tard, en esté plus &
 tost. Et c'est aussi vne suite de la
 mesme verité que la nature est plus
 trauaillée par les alimens, alors
 qu'elle trauaille plus à la coction
 des humeurs superflus: c'est pour-
 quoy il faut donner aussi-tost de le-
 gers alimens à ceux qui doinent bien
 tost entrer dans la vigueur de la ma-
 ladie, & à ceux qui n'y doinent pas
 entrer si tost, il faut soustraire l'ali-
 ment dans le temps de la vigueur, &
 un peu deuant qu'il arriue. Parce
 que si ayant les premiers iours dimi-
 nue de l'aliment, l'on vient à l'aug-
 menter deuant que la maladie soit
 cuite: par ce moyen l'on donnera ma-
 nifestement la mort à la plusspart, si
 la maladie n'est entierement legere.
 Mais d'autant que ce n'est pas par
 les seuls alimens que l'on peut dé-
 tourner la nature & troubler son
 ordre; Il se faut arrester dans la vi-
 gueur des maladies, & ne donner
 aucun

Aph. 10.
 sect. 1.

Lib. de
 diet.
 acut.

Aph. 29.
 sect. 2.

aucun remede, qui puisse esmou-
 noir de qu'elle façon que ce soit.
 Car si l'on apprehende de donner
 l'aliment parce qu'il peut esmou-
 noir la nature: Il faut encore plus
 éviter le médicament, de qui la
 nature est d'esmouvoir le corps, ce
 qu'Hippocrate dit en ces termes.

Les medicamens sont ce qui change Lib. de
l'estat present. L'on doit par la mes- loc. in
 me raison éviter la saignée, qui hom.
 change entierement le mouvement
 de la nature. D'autant que le sang
 & les humeurs accourent à l'ouuer-
 ture de la veine: *car le sang accourt* Sent. II.
aux playes, & par consequent se sect. 5. lib.
 détourne du mouvement de la na- 6. epid.
 ture. C'est pourquoy ceux qui ti-
 rent du sang dans le temps de la
 crise, font vn mal tout contraire
 à celuy qu'on feroit en donnant
 vne Medecine. Car comme le me-
 dicament irrite la nature & en
 augmente le mouvement, d'où
 vient que les malades meurent pour
 estre trop purgez: de mesme la
 saignée

42 L'Abus de l'Antimoine

Lib. de
affect.
Lib. de
vet. med.

saignée en suspendant l'action de la nature en détourne le mouvement, & empesche la purgation: (ie veux dire la crise, qui est vne expulsion des humeurs superflus, que la nature a séparées) d'où arrive souvent que la nature recommence, & si l'on la laissé agir, & qu'elle fait vne récheute d'autant plus promptement qu'elle est moins affoiblie: & quelque fois si tard quand elle se trouue bien foible, & qu'il y a du virus dans la maladie, qu'on l'a veu reparoistre apres auoir passé quinze ans. Il faut donc au temps de la crise que le Medecin cesse, & que le malade s'abstienne de prendre beaucoup d'aliment, de peur de faire quelque mal. Car *il ne faut pas que le Medecin fasse aucun mal, mais il suffit que les maladies en fassent: mais tout ce qu'il pourra faire de bien; C'est ce qui fait dire à Hippocrate: Je loüerois fort le Medecin qui pecheroit peu dans la conduite de son malade: & ie croy* que

que si dans ce temps où chacun fait la Medecine, le bon homme voyoit l'abus qui s'y commet, il loueroit celuy qui n'est pas par son ignorance, ou par l'abus du temps l'homicide de ses malades; & proueroit par des raisons plus fortes les preceptes qu'il a donné, de ne détourner point le mouuement de la nature. Tout ce raisonnement d'où ie me suis seruy, demonstre manifestement qu'il faut qu'un Medecin imite si bien la nature, qu'il ne trouble iamais son ordre, & qu'il n'empesche point l'effect qui en doit suivre. Et la raison nous dicte que c'est ayder beaucoup la nature de retrancher ce qui luy nuit, & qui peut empescher l'effect de son action: & que c'est faire sagement, puisque par ce bel ordre elle peut seule estre le Medecin de la plupart des maladies. Mais il ne suffit pas toujours d'oster l'empeschement ou de prendre garde de nuire, c'est vn secours trop éloigné, il faut ayder

44 *L'Abus de l'Antimoine*
 der plus efficacement : tantost des-
 chargeant la nature pour luy don-
 ner plus de facilité, & pour cela
 Aph. 29. Hippocrate nous dit dans le com-
 sect. 2. *menement des maladies s'il y a quel-
 que chose à vider vuide le : Tantost*
 purgeant ce qui bouillonne, d'au-
 Aph. 10. tant que dans les maladies aiguës
 sect. 4. *alors que les humeurs bouillonnent,*
il faut purger le mesme iour : car lors
il est mal fait d'attendre : Tantost
suiuant son mouuement : car vuide
 Aph. 11. *(dit-il) les humeurs qu'il se faut vui-*
 sect. 1. *der par où elles ont leur penchant, si*
 Aph. 22. *ce sont des voyes conuenables : Tan-*
 sect. 1. *toft secourant la foiblesse qui sem-*
 Lib. de ble dire au Medecin vuide ce qui
 arte, *est cuit. Car c'est alors qu'elle indi-*
que à ceux qui scauent l'art ce qu'il
faut faire : Et tantost acheuant sui-
 Lib. de uant le dessein qu'elle a pris, l'ou-
 loc. in urage qu'elle a commencé. Car si
 hom. *quelqu'un fait boire beaucoup d'eau à*
celuy qui vomit, avecque le vomisse-
ment il en espuisera la cause, & à ce-
luy là le vomissement s'appaise par
 le

le vomissement. Ces moyens d'ayder la nature s'excutent d'une maniere si iuste, qu'ils l'aydent sans troubler son ordre, & sans détourner son dessein, parce qu'ils sont fondez dessus les mesme loix qui font l'ordre de la nature : car peut-on mieux l'ayder que d'oster ce qui la surcharge, mettre dehors ce qui boüillonne, vuider ce qu'elle a cuit, & purger l'humeur qu'elle purge? peut-on moins troubler son action que de cesser alors qu'elle travaille, mesme de donner l'aliment? & peut-on mieux se soumettre à son ordre, que de vuider ce qu'elle agite, purger ce qu'elle a préparé, & prendre garde à faire la descharge par les conduits ou elle tend? Le Medecin qui suit cette methode n'est-il pas veritablement l'ayde de la nature, & peut-on estre Medecin sans en user de cette sorte : car pourroit-on sans danger du malade purger l'humeur qui n'est pas cuite, arrester celle qui boüillonne, la dé-

tour

tourner par d'autres voyes , & par des mouuemens contraires troubler tous les efforts que la nature fait pour paracheuer vne crise. Peut-on croire que la nature est le Medecin de nos maladies , & consentir qu'on en détourne l'ordre alors qu'elle fait vne cure : Je ne vois pas par quelle raison on le pourroit prouuer , quoy qu'on le pratique aujourd'huy , & ces autoritez que j'ay tirées d'Hippocrate font voir si manifestement ce que peut la nature, & le deuoir du Medecin, qu'on ne peut pas douter que la nature ne guarisse , & qu'il n'est pas au choix du Medecin d'en determiner la maniere. Aussi est-ce pour establir cette verité que ie me suis tant estendu , parce qu'elle est seule capable de combattre l'abus de l'Antimoine & de la Saignée: car s'il est vray que le Medecin doiue consulter la nature quand il prescrit vn vomitoire, ou qu'il ordonne la Saignée, il n'est pas difficile

cile à conclurre, qu'il y a de l'abus à l'usage de ces remedes, puis qu'en ce temps chacun est Medecin, & qu'on vse si frequemment de l'Antimoine & de la Saignée. Mais l'on n'en pourra plus douter, quand j'auray rapporté les effets de ces grands remedes, & le deuoir du Medecin.

L'ordre de la nature veut que chaque chose attire ce qui luy est propre, repousse son contraire, & se descharge de son superflus: c'est ce qui fait que l'estomac retien la viande neccessaire, rejette le medicament, & vomit ce qu'il a trop pris: & c'est de là aussi d'où le plus sçauant des naturalistes Hippocrate a tiré les moyens de faire vomir, aussi bien par les alimens qui surchargent l'estomac, que par les medicamens qui l'irritent & le picotent. Cette facilité de guarir les maux en contentant l'appetit du malade, n'a pas pû satisfaire à ce genre d'hommes qui ne connois-

sent

font point de bien sans peine, point d'acquisition facile, & qui ne mesurent la grandeur du bien, que par celle du mal qu'il a fait souffrir. Il a fallu que l'ellebore soit demeuré l'arbitre de la vie des hommes, qu'il ait donné la mort, la santé ou la maladie par la conduite du hazard, que son amertume l'ait emporté par dessus les morceaux les plus délicats, & que les horribles symptômes qui l'accompagnent aient enfin triomphé de la facilité de boire, & du delice de manger. L'usage de ce médicament a fait connoître à l'antiquité, que l'abus est un agreable menteur, qui sous le nom de Medecin fait approuver ses homicides, & persuade aux esprits abusez, que c'est peu de mourir, pourveu que l'on meure à la mode. Mais d'autant que l'abus est parsemé dans l'esprit du vulgaire, comme la semence des choses est contenuë dans la terre, il renaît de l'opinion en mille formes différentes,

rentes, & de mesme qu'au temps
 passé par l'usage de l'elébore il a
 deceu l'esprit de nos ayeuls, leur
 faisant espérer dans la vertu de ce
 médicament vn remede infailible
 contre toutes les maladies: il s'ef-
 force aujourd huy de nous persua-
 der, qu'abandonnant ce que la Me-
 decine nous presente de plus cer-
 tain, nous deuons tirer du seul An-
 timoine tout le secours necessaire
 à la guarison de nos maladies; il
 veut reduire au seul vomissement
 tout l'art de purger les humeurs, &
 renfermer dans l'Antimoine toute
 la vertu de faire vomir. Cela fait
 qu'en ce temps par vn auuglement
 commun l'on donne le vin emeti-
 que indifferemment à tous les ma-
 lades, en toutes sortes de maladie,
 & en tous les estats, où les mala-
 des se peuuent trouuer, parce que
 quelquefois l'on a veu de fort bons
 effets de l'usage de ce remede: &
 par là nous voyons que la nature
 de l'abus est d'establir pour veri-
 C table

table vne proposition à demy reconnue , & d'en faire aussi-tost d'une connoissance particuliere vne verité generale. Qu'il soit vray que le vomissement soit vn moyen de traiter & de guarir les maladies; & qu'il soit vray aussi que l'Antimoine ait la vertu de prouoquer le vomissement, personne de bon sens ne le scauroit nier, ny conclurre de là que l'usage de l'Antimoine est vn remede vniuersel. Le vomissement nuit à plusieurs malades , & plusieurs de ceux à qui il conuient ne peuuent souffrir l'Antimoine, l'experience nous fait voir tous les iours cette verité , & la doctrine d'Hippocrate la demontre si clairement, qu'elle ne laisse pas à ceux qui peuuent la comprendre ny la liberté d'en douter, ny aucune raison pour la pouuoir combattre, tant elle paroist infaillible. Car quand ce scauant personnage fait le discernement de ceux qui peuuent prendre vn vomitoire, d'auec
que

que ceux à qui il est nuisible, n'assure-t'il pas en cela que l'usage de l'Antimoine ne convient pas à tous, ny en toutes les maladies: & quand pour chaque mal où le vomissement peut servir de remède, il choisit un médicament, il l'accommode à la nature, & qu'il prescrit le moyen d'en user, n'acheue-t'il pas de prouver, que s'il n'est pas toujours utile de vomir, il n'est pas aussi toujours convenable d'exciter à vomir par un même remède? & ne faut point douter que comme il nous fait voir, que l'usage de l'ellébore ne convient ny pour tous, ny à toutes les maladies, il n'en eust dit autant de l'Antimoine, si de son temps on s'en estoit servi comme l'on s'en sert à présent: c'est pourquoy il est assuré, que ceux à qui l'ellébore est contraire pour estre trop actif, ne peuvent souffrir l'Antimoine qui l'est encore plus, & qui est bien plus opposé à la nature humaine, par sa nature métallique.

Mais supposons que l'Antimoine soit d'égale force à l'ellebore, toujours ne conviendrait-il pas à toute sorte de personnes ? puis qu'entre les malades aux vns le vomissement nuit, aux autres l'ellebore est vn médicament contraire : & ie croy qu'après auoir démontré par la doctrine d'Hippocrate, que le vomissement est contraire à plusieurs malades à qui l'on donne l'Antimoine, j'auray déjà marqué vne partie de l'abus, & que faisant voir qu'il a non seulement les mesmes qualités, mais qu'il agit plus violemment, on ne me pourra point nier, que ce ne soit encore vn autre abus de le donner à ceux à qui l'on deffend l'ellebore: Et enfin faisant voir que le vin dans quoy l'on fait infuser l'Antimoine, est contraire à plusieurs qui prennent le vin emetique, & que pareillement la poudre est contraire à plusieurs à qui l'on l'a fait prendre sans faire aucun discernement;

j'auray

j'auray prouué par ces quatre raisons qu'on abuse de l'Antimoine. Je m'attacherois volontiers à démonstrer l'abus que ie pretends de faire voir par ces quatre raisons, si le dessein que ie me suis prescrit ne m'obligeoit de le faire connoistre en ce qu'il trouble la nature, & qu'il ne l'ayde pas pour la cure des maladies : mais neantmoins en observant mon ordre, ie ne laisseray pas de faire remarquer l'abus ; & l'on verra que l'Antimoine par ces quatre raisons trouble l'ordre de la nature, & n'ayde pas son mouvement : car si l'on se doit prendre garde à l'usage des medicamens, c'est principalement en ceux qui troublent l'estomac, & qui le font souleuer fortement, d'autant que sa partie d'en haut estant d'un sentiment fort exquis, l'on tombe souvent en syncope par le picotement qui se fait en ce lieu, d'où vient qu'anciennement on appelloit le cœur l'orifice supérieur de l'estomac.

Hipp. lib.
de arte.

mac : l'autre raison qui nous doit obliger à ne pas donner si facilement les remèdes violans & contraires à l'estomac, c'est l'usage de la partie, qui estant faite pour attirer d'en haut, n'y repousse qu'avecque peine, & que par vn mouvement conuulsif, qu'on n'arreste pas toujours facilement : & parce qu'aussi l'estomac seruant à cuire l'aliment, il est tant affoibly par les vomissemens violans, qu'il est bien souuent incapable de le retenir, & de le digerer, ce qui trouble si fort l'ordre de la nature, que le malade meurt souuent, plutôt faute de nourriture, que par la violence de la maladie ; ainsi l'on ne scauroit douter que s'il nuit de troubler l'ordre de la nature par les medicamens, ce ne soit principalement par ceux qui font vomir. Or voyons à present de quelle façon l'on peut ayder & nuire à la nature par les vomissemens.

Puis qu'il est vray que la nature
guarit

guarit , & que le Medecin ayde la nature quand il prend garde de ne la pas troubler , & quand il agit avec elle par les mesmes moyens d'où elle se sert pour guarir, il faut qu'un Medecin par l'usage de l'Antimoine donne secours à la nature & n'interrompe pas son ordre. Il est donc à propos icy de rechercher en quoy l'on trouble la nature , en quoy l'on la peut soulager , & si par l'Antimoine on fait ces deux biens aux malades. Ce que j'ay pû tirer des escrits d'Hippocrate concernant le vomissement & l'usage qu'on en doit faire , m'enseigne que pour ne pas nuire , il faut faire vomir ceux qui de leur nature vomissent facilement , ou qui sont preparez , qui sont accoustumez , qui ne sont pas sujets à la phthisie , qui ne sont point aislez , & qui ne sont pas sains , tous ceux-là pour ne pas causer la rupture de quelque veine , outre les fâcheux accidens qui accompagnent ce remede : &

m'enfeigne de plus qu'il ne faut
pas donner vn emetique aux in-
flammations des oreilles, ny aux
maladies des yeux, ny à ceux qui
sont empyiques, ny en donner vn
fort aux foibles, ny le donner aux
femmes grosses, ny dans le vin à
ceux qui ont le cerueau malade, ny
en poudre si l'estomac est chaud &
sec, ny mesme dans les iours criti-
ques, ny pendant que se fait la crise.
Mais que pour ayder la nature, il
faut donner le vomitoire à ceux de
qui les maladies sont aux parties
de dessus, quand la nature pousse
en haut, alors que les humeurs
boüillonnent dans le commence-
ment des sièvres intermittentes &
à l'entrée de l'accès, en hyuer & à
jeun, tant aux pituiteux qu'aux
maladies de la teste, pendant l'esté
aux bileux apres le bain & apres le
repas, enfin aux maladies fortes &
qui resistent aux remedes, & qu'aux
vns il le faut mettre dans du boüil-
lon, aux autres dans le vin, dans le
vin

vin doux, dans l'eau miellée & le mesler avec que les alimens. Je sçay bien que jusqu'icy on n'a rien observé dans l'usage de l'Antimoine de ce que ie viens de noter, & c'est pourquoy j'espere qu'il me sera facile de faire connoistre l'abus qu'on commet tous les iours en se servant de ce remede, faute d'auoir suiuy, & peut-estre d'auoir connu cette methode d'Hippocrate.

Nous voyons dans tous les escrits d'Hippocrate que toutes les euacuations qui se font avecque facilité, & sans incommoder le malade, sont toujours bonnes & profitables, parce que l'humeur qui se vuide est celuy qui doit estre vidé, & le lieu par lequel il sort, est celuy qui conuient mieux à en recevoir la descharge. C'est ce qui luy fait dire au Medecin, que *par l'usage des remedes il doit purger ainsi* ^{Aph. 2. sect. 4.} *qu'il seroit bon si la nature d'elle-mesme faisoit la purgation.* Et qu'il ^{Aph. 6. & 7. sect. 4.} *faut purger par un vomitoire les hommes.*

C. mes

58 *L'Abus de l'Antimoine*
mes graisses, & qui vomissent faci-
lement prenant garde à l'hyuer. Mais
que ceux qui sont plus charnus, &
qui vomissent difficilement, il les faut
purger par le bas, prenant garde à
l'esté. Ce precepte nous reconfir-
me qu'il faut qu'un Medecin con-
noisse la nature, qu'il en suive le
mouuement, & qu'il prenne le
temps qu'elle prescrit pour donner
les medicamens. Car en nous or-
donnant de ne faire vomir que ceux
qui y ont facilité, il nous dit quels
ils sont, par quels signes on peut
les connoistre, & en quel temps on
les peut faire vomir: & nous en-
seigne par ces circonstances, que
ceux qui sont d'une habitude graile
sont ordinairement faciles au vo-
missément, parce qu'ils sont pres-
que tous bilieux, & que le siege
de la bile estant proche de l'esto-
mac, & sa legereté naturelle la
conduisant toujours en haut, ils
sont plus sujets à vomir, & plus
faciles que les autres hommes. C'est
pourquoy

pourquoy il adioute & qui vomissent facilement, d'autant que tous les graies n'estant pas bilieux, mais quelquefois melancholiques, qu'il faut purger par le bas, tous ne sont pas faciles à vomir; & ne faut pas aussi faire vomir les hommes graies, s'ils n'ont cette facilité; encore est-il besoin que ce soit dans l'esté alors que la bile regorge, & qu'elle est esleuée par sa legereté & la chaleur de la saison. Voilà comment Hippocrate commande d'imiter la nature, & ce qu'on voit dans sa pratique, qu'il a toujours suivi exactement. Car lors qu'en descriuant la cure d'une maladie il prescrit le vomissement, il dit au Medecin, *si tu le trouue bon & quel-* Lib. 1. de morbi. mul.
quefois s'expliquant plus auant il dit, si le malade vomit plus facilement:
 Ainsi l'on voit qu'il faut n'ordonner le vomissement qu'à ceux qui sont disposez à vomir, si l'on veut suivre la nature: parce qu'ainsi qu'il est facile de vuider par le vo-

missément ce qui se porte à l'estomac, de mesme il est fort difficile d'attirer ce qui est dans les autres conduits, pour le repousser par la bouche : & parce que comme il est naturel de vomir ce qui charge l'estomac, il est plus facile aussi de pousser par le bas ce qui s'amasse dans le ventre. Il me semble d'entendre vn de ces donneurs d'Antimoine, qui dit que le vomissément fait d'autant plus d'effet qu'il est plus difficile, & que par là c'est vn abus de regarder à la facilité : mais il n'est pas difficile de respondre ce qu'Hippocrate nous en dit, & d'asseurer avecque luy que ce qui vient avecque peine n'est jamais bien vuidé pour l'auantage du malade, & qu'il n'est que l'humeur qui est presté à se vuidier par vn bouillonnement, ou par vne coction, qui puisse suiure sans danger le mouuement de l'estomac qui n'est vtile à la nature qu'alors que les humeurs son proches. En effet
nous

nous voyons souvent que l'Antimoine fait plus d'efforts que d'effets, plus de mal que de bien, & plus d'admiration que de soulagement; & supposant ce que nous avons dit qu'il faut imiter la nature, il s'ensuit que le Medecin doit observer la facilité de vomir, ou qui est naturelle, ou qui suit les humeurs qui desgorgeant dans l'estomac. Tout ce qu'on sçauroit avancer contre cette doctrine, est vne foible digue qui ne peut pas arrester ce torrent: C'est la nature qui prescrit cette nécessité, & c'est l'abus qui nous promet de nous en dispenser. Il faut donc suivre la nature par la methode d'Hippocrate, à moins de se mettre au hazard de plusieurs accidens qui détruisent nostre santé.

Mais estant nécessaire d'exciter le vomissement, pour retirer d'une partie les humeurs qui s'y portent & qui luy sont contraires, quoy que le malade n'ait pas la facilité de vomir; le genie de la nature
nous

nous a inuenté des moyens pour
paruenir à ce dessein, & voicy com-
me il nous les dit. *Ceux qui par*
Aph. 13.
sect. 4. *l'elébore ne vomissent pas facilement,*
Lib. 3. de
dizta. *il leur faut humecter le corps par l'a-*
Lib. de
dizta sa- *bondance des alimens, & ensemble*
par le repos deuant qu'ils boient l'e-
metique, & nous apprenons dans
ses œuures qu'il l'a pratiqué de cet-
te façon, faisant boire, manger, &
dormir deuant l'emetique, & à ceux
qui ne pouuoient pas rendre faci-
lement les viandes qu'ils auoient
mangées, il leur faisoit donner sou-
uent le mesme iour, & de toutes
sortes de viandes, & boire de deux
ou trois vins; pourquoy n'en fait-
on pas ainsi de l'Antimoine? l'on
l'infuse bien dans du vin? on le
prend bien dans du boüillon? l'on
pourroit bien en donner au repas
à ceux qui ne sont pas faciles à
vomir, afin que l'estomac pressé de
la viande, & picoté de l'Antimoi-
ne, fust plutôt esmeu à vomir, &
trouuant dequoy expulser fist de
 moindres

moindres efforts. Il ne faut pas douter que les humeurs voisines de l'estomac ne suivissent ce mouvement, & qu'il ne fust alors facile de faire vomir sans beaucoup d'effort tout ce qui seroit prest de se vider par ce conduit, l'estomac estant ébranlé : il est encore certain que l'acreté de l'Antimoine travailleroit moins l'estomac, estant beaucoup diminuée par la douceur des alimens, & par leur quantité qui separant en soy les parties de l'Antimoine, en affoiblit l'action & deffend l'estomac. Ainsi l'Antimoine seroit encore assez fort pour faire vomir, & l'estomac ne recevroit aucun dommage de ce vomissement.

Nostre incomparable Hippocrate recherchant la raison pour-
quoy de certains peuples ont en
naissant la teste longue, nous dit
que les parens dans le commence-
ment leur ont ainsi formé la teste,
& qu'après la nature s'accommodant.

Lib. de
aëre, loc.
& aqu.

dant à leur dessein, a fait la teste de mesme façon aux enfans qu'ils ont engendré, & nous fait connoistre par là que la nature s'accoustume petit à petit à tout ce qui n'est pas entierement contraire à son ordre, pourueu que par le temps on introduise la coustume. Parce

Aph. 51.
sect. 2. *que ce qui se fait petit à petit, se fait sans danger, & principalement si quelqu'un fait vn changement d'une chose à l'autre :* Et par cette raison il veut que *les choses qui sont de long temps accoustumées, quoy que mauvaises, sont moins de mal que celles qui sont contre la coustume.* D'où ie tire cette consequence, que quoy que ce soit vn desreglement de faire rendre par la bouche qui n'est faite que pour recevoir, neantmoins l'estomac estant accoustumé à vomir, regorge souvent les humeurs, pour descharger le corps de ses impuretez : & qu'à ceux qui ont de coustume de vomir en de certains temps, de quel temperam-

Lib. de
arte.

ment

ment qu'ils soient : il est quelque-
fois nécessaire de les faire vomir,
suivant en cela la coutume qui est
passée en nature. C'est pourquoy
nous voyons que dans le temps
d'Hippocrate, qu'on s'accoustu-
moit à vomir, il observoit exacte-
ment ceux qui avoient de coutu-
me de vomir plusieurs fois le mois,
pour les faire vomir deux ou trois
fois de suite. Aujourd'huy qu'on
est revenu à ce dérèglement, ie croy
qu'il est aussi nécessaire de faire
vomir ceux qui en ont formé l'ha-
bitude, & ne pas engager les autres
à vne coutume si sale, qui rend
l'homme comme le chien qui ne se
purge que par là, & quelquefois le
rend semblable au loup qui reuo-
mit les alimens autant de fois qu'on
luy en peut fournir : & l'on voit
tous les iours des estomacs si des-
reglez par l'usage des vomitoires,
qu'ils ont peine de retenir la nour-
riture qui leur fait besoin ; comme
on en voit aussi qui n'estans pas
accoutu

Lib. de
dieta
lib.

accoustumez, souffrent beaucoup sans pouvoir rendre, & font de grands efforts irritez par vn vomitoire, auxquels s'il est besoin d'en introduire la coustume, ie croy qu'il faut des remedes legers, puis qu'il faut petit à petit faire les changemens, & introduire les coustumes, & qu'on en vse mal de leur donner de l'Antimoine, d'où l'effet est si violent.

Aph. 8.
sec. 4.

Toute la Medecine confesse que le vomissement est contraire aux phthisiques, Hippocrate nous le dit en ces termes. *Les phthisiques creignent les purgations par le haut,* & la pratique de la Medecine nous reconferme cette verité, qui fait que l'on ne tente point de les faire vomir, ny mesme aussi aucuns de ceux qui ont disposition à devenir phthisiques. Les Medecins donnent plusieurs raisons de cette experience, disans que le vomissement pressant la poictine, & agitant les poulmons fait ouvrir ou rompre

rompre les veines qui sont voisines des vlcères, attire du cerueau vne pituite salée par la force du mouuement, eschauffe les poulmons, enflame les esprits, fait augmenter la fièvre lente qui accompagne cette maladie, tout cela par l'agitation des poulmons & de la poitrine, & qu'au party de là encore que le vomissement espuise les humeurs, il n'oste pas pour cela la cause de la maladie. Tout cela est fort veritable, mais i'ay trouué dans Hippocrate vne raison plus forte que celle-là, & qui fait contre l'Antimoine. En voicy les mesmes paroles. *Tous les medicamens* Lib. 4.
qui purgent, soit par le haut, soit par de morb.
le bas, soit de toutes les deux façons,
ils ont cela qu'ils eschauffent beau-
coup, & les plus violens d'entre-eux
s'il arrive qu'ils touchent vne des
parties molles du corps, ils l'ulcerent,
& les plus foibles troublent la partie
du corps qu'ils touchent. Mais si quel-
qu'un de ces medicamens parvient
jusqu'au

*jusqu'au poulmon, j'estime qu'il luy
fait grand mal. D'où ie conclus
que s'il parvient dans les poulmons
quelque portion de l'Antimoine,
estant vn medicament acré dans
vne partie fort molle, non seule-
ment il nuira au phthistique, mais
il pourra faire phthistique celuy
qui y aura quelque disposition for-
mée, ou celuy qui n'en a aucune
s'il s'écoule beaucoup de l'Anti-
moine dans les arteres du poulmon.
Or qu'il soit vray que de ce que
l'on boit il en entre dans les poul-
mons, Hippocrate l'assure, &
Galien le reconferme, tous deux
par cette experience, que si l'on
fait boire auidentement à vn pour-
ceau vne liqueur teinte de quelque
couleur, on trouuera dans la canne
du poulmon de cét animal vn peu
de cette liqueur teinte, si l'on l'es-
gorge aussi-tost qu'il a beu. En ef-
fect l'on ne peut pas boire sans res-
pirer, & respirant il ne se peut pas
faire que le plus subtil du breuagé
ne*

Lib. de
corde.
Lib. 8. de
placit.
Hipp. &
plat.

ne soit porté avecque l'air dans les arteres du poulmon. Par là faut auoüer qu'il est vray que les vomitoires sont dangereux à ceux qui sont phthifiques, ou qui le peuvent deuenir. D'autant que cette sorte de medicament purgatif a plus d'acreté que les autres; & si l'on dit qu'il en seroit tout de mesme de ceux qui purgent par le bas, on peut demonstrier le contraire par deux fortes raisons. Premièrement parce que l'acreté en quoy consiste la vertu emetique, est vne qualité qui picotant les nerfs cause vn mouuement concussif; ainsi l'on voit que l'ellebore blanc qui a la vertu emetique, fait esternuer & toussir, ce qui n'arriue pas des autres purgatifs, qui quoy que aussi contraires aux poulmons, leur font en cela moins nuisibles qu'ils n'excitent pas à toussir. Secondement parce que l'emetique est plus souuent attiré des poulmons, & en plus grande quantité que les autres
medica

medicamens. Car outre qu'en beu-
vant il en attire quelque peu, com-
me il fait de tout ce qu'on boit,
alors qu'on le vomit il est attiré
dauantage par les hocquets qu'on
fait en vomissant, & le poulmon
tire toujours vn peu de ce que l'e-
stomac repousse. La toux qui sur-
uiet aux vomissemens en est vne
preuue asseurée, & nous ne voyons
pas vomir sans hocqueter & sans
toussir apres. D'autant que par le
hocquet, qui est vne respiration
subite & vehemente, non seule-
ment les poulmons attirent le plus
subtil de l'humeur qu'on vomit,
mais toutes les humeurs qui se
trouuent près de l'entrée, d'où
vient qu'attirans l'Antimoine, ils
en sont vlcerez, ou pour le moins
la canne des poulmons deuenant
aspre & rabouteuse par l'acreté de
ce medicament, la voix en reste
rauque & foible. Si donc on en
veut croire à la methode d'Hippo-
crate, à la raison, & à l'experience,
il

il ne faut pas prouoquer à vomir, ny ceux qui sont déjà phthifiques, ny ceux qui le deuiennent, ny ceux qui sont sensibles à la toux.

Vne des grandes causes de la phthisie estant la fluxion d'une humeur maligne qui se iette sur les poulmons, il faut deffendre l'emetique à ceux qui y sont disposez, & principalement alors que la fluxion se fait, de peur que le vomissement n'augmente leur disposition, & qu'ils ne deuiennent phthifiques. C'est pourquoy il est à propos que ceux qui ont les espaules dresées comme les ailles des oiseaux ne prennent point de vomitoire, d'autant qu'ils sont sujets à cette sorte de fluxion qui cause la phthisie, à ce qu'en rapporte Hippocrate; il faudroit trop de temps pour expliquer cette conformation, pour en aller rechercher les causes, & pour rendre raison de cette mauuaise fluxion, qui se fait tres asseurement, parce qu'ils sont

venteux,

Sent. 14.
sec. 3. lib.
11. epid.

Sent. 9
sect. 3 lib.
6. epid.
lib. de Ha-
ub. venteux, & que les vents sont les causes des fluxions dans la doctrine d'Hippocrate. Il suffit de dire en passant, que puis qu'il ne faut pas exciter le vomissement à ceux qui ont quelque penchant à devenir phthifiques : les aislez qui sont de ce nombre ne peuvent prendre l'Antimoine sans s'exposer à la phthisie.

Aph. 37.
sect. 2. *Ceux qui ont le corps bien disposé sont travaillez des purgations, & par cette raison ne doivent point estre purgez : il seroit beaucoup mieux de dissiper par l'exercice & par le regime de vie ce qui les fait croire malades. Car le travail & l'aliment ont des vertus toutes contraires, qui contribuent ensemble à la santé: d'autant que le travail consomme ce qui est, & l'aliment repare ce qui est consommé. Et si quelqu'un auoit trouué la mesure de l'aliment, & le nombre de l'exercice qui conuient à chacun, & qui n'excede point en trop ny en trop peu, il auroit exactement trouué la*

Lib. 1. de
diata.

la santé des hommes : Et ie croy que
chacun peut paruenir à cette con-
noissance par sa propre conduite,
faisant vn peu de reflexion dessus
ce qui luy fait du mal. Mais s'il est
vray que les hommes sains ne peu-
uent pas souffrir les purgations, il
est encore plus vray qu'ils ne sçau-
roient souffrir les effets des vomi-
toires, puisqu'Hippocrate nous as-
seure, que l'ellebore est tres dange-
reux à ceux qui ont les chairs saines. Aph. 16.
sect. 4.
D'autant qu'il leur cause des con-
uulsions, & que nous voyons par
experience que l'Antimoine les
fait tomber en conuulsion & en
defaillance; parce qu'ils sont aussi-
tost espuisiez. Aph. 36.
sect. 2. Il faut icy remarquer
sur le propos de l'ellebore & de
l'Antimoine, que nous deüons def-
fendre cetuy-cy à ceux à qui nous
sçauons qu'Hippocrate deffendoit
celuy-là, puisque nous connoissons
qu'ils produisent le mesme effect,
d'où l'on ne peut auoir vne expe-
rience plus seure, que celle qui
se

D

se fait sur les personnes saines.

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on sacrifie au hazard pour la guarison des malades, cela s'est pratiqué aussi dans le temps d'Hippocrate, ou par l'ignorance des hommes, ou par l'impossibilité de reconnoistre les maladies; & les escrits font foy qu'on a veu de ces tentatiues attirer des effets tantost bons & tantost mauuais. Je rapporteray en son lieu les effets que les vomitoires doiuent à la bonne fortune: mais à present ie me sens obligé par la suite de mon sujet, de faire voir vn coup de l'ignorance, qu'on attribué à la fortune, pour faire reuenir dans la methode d'Hippocrate ceux qui donnent de l'Antimoine sanségard & sans connoissance. Car comme il attribué à vne mauuaise fortune, si le Medecin ayant donné vn médicament qui fasse vomir le phlegme, vne veine se rompt dans la poitrine, où auparauant il n'y auoit aucune douleur apparente, & que de là

Lib. 1. de
morb.

là il en suive une maladie: Je pour-
rois iustement attribuer à la teme-
rité & à l'ignorance, de distribuer
l'Antimoine & de l'ordonner har-
diment, sans estre Medecin, & sans
sçavoir ny pourquoy, ny com-
ment, alors qu'une veine se rompt,
ou par les efforts de vomir, ou par
une disposition. Dautant que si le
Medecin qui connoit le remede &
le naturel du malade, peut voir un
malheureux succez d'une iuste en-
treprise, & d'un dessein bien con-
sulté, & voir celuy qui vomit faci-
lement, ou qui est préparé, qui est
accoustumé à vomir, & qui n'est
point de ceux qui sont sujets à la
phthisie, ny qui n'est point aislez,
ny qui n'est pas d'une chair saine,
& qui apparemment doit souffrir
l'Antimoine, par un effort à con-
tre temps, ou par la mauvaise ha-
bitude d'une partie cachée, estre
reduit à regorger son sang par une
rupture de veine; on ne sçauroit
nier que ceux qui sans avoir esgard

D 2 à

à ce qui peut estre la cause de la rupture d'une veine, donnent l'Antimoine au hazard, ne doiuent tout à la bonne fortune, quand l'effect du medicament n'est pas suiuy d'un accident funeste, & qu'on ne doive attribuer à leur temerité tous les mauuais effets qu'on connoit estre suruenus des efforts de vomir. Puisque par faute de sçauoir à qui l'Antimoine est contraire, ils ont causé ce mal qu'un Medecin auroit preueu, & auroit évité par la conduite de sa science: & pour cela ie leur cōseille de ne plus dōner l'Antimoine, ou d'en mieux apprendre l'usage, puisqu'il est asseuré qu'il peut faire rompre les veines à ceux qui font de grands efforts, ou qui ont la poitrine foible, & qu'il fait d'autres maux que ie descouriray dans la suite de ce discours.

Tous ceux qui ont vomy par l'Antimoine demeureront d'accord, que dans les grands efforts des vomissemens ils ont senty des
tinte

tintemens & des bourdonnemens
d'oreilles, des battemens des arte-
res des temples, & de grandes cha-
leurs tant au visage qu'à la teste,
que la rougeur & la sueur ont pû
faire paroître à ceux qui les ont
veu vomir (ce qui fait bien sou-
uent saigner mal à propos les apo-
plectiques : parce qu'on prend cette
rougeur qui vient des efforts de
vomir, pour vn signe de l'abon-
dance du sang & de la chaleur in-
terieure qui l'accompagne.) Mais
outre tout cela, ils ne desaduoiè-
ront pas que la peine de vomir ne
leur esbranle le cerueau, ce qui les
estourdit & leur donne mal à la te-
ste : & ceux qui ayant des douleurs
de teste ont esté contrains de vo-
mir, confesseront que l'effort qu'ils
faisoient, rendoit leur douleur ex-
cessiue. Je n'en veux que cela pour
deffendre avec Hippocrate de faire
donner le vin emetique aux gran-
des douleurs des oreilles, qui sup-
purent souuent, & font naistre

Lib. de
loc. in
hom.

D ; tant

78 *L'Abus de l'Antimoine*
tant d'accidents , que la raison en
est troublée.

Il suffit d'auoir veu vomir pour
sçauoir que les yeux patissent des
efforts du vomissement ; ces larmes
qui les enuoloppent & ce feu qu'on
y voit briller marquent l'effort de
la nature , qui a assemblé ces deux
contraires dans vn lieu si petit ; &
l'aucu de ceux qui vomissent assèu-
re la chaleur qui se fait dans ces
petits globes , par vne expression
si sensible , qu'on croiroit qu'ils
sont tout de feu , si l'on ne con-
noissoit qu'ils sont remplis de trois
humeurs. En effect l'effort de vo-
mir les fait deuenir si ardents , que
quelquefois ils en rougissent, & en-
fin comme si ce feu auoit pû les re-
duire en cendres, ils paroissent cou-
uerts de poudre , d'où nostre sça-
uant Hippocrate presage vne fu-
reur avant-courriere de la mort. Ces
seuls effets peuuent persuader qu'il
ne faut pas faire vomir ceux qui
ont mal aux yeux , quand l'on ne
sçauoit

Sent. § 61.
coac.

ſçauoit pas qu'Hippocrate l'a deffendu, & les termes d'où il ſe fert deffendent ſi bien l'emetique, qu'ils font voir le danger ſans le dire, & le font apprehender ſans qu'on le connoiſſe; Il ſ'en explique ainſi, *ſi les yeux ſ'enflamment, il ne les faut point oindre, mais on cauteriſer fortement les extremittez d'en bas, ou par quelque médicament purgatif extenuer le corps, prenant garde que tu ne faſſe vomir.*

L'on a de couſtume d'appeller empyiques ceux qui ont du pus dans la poictrine de quelle façon que ce ſoit, auſquels nous ſçauons qu'Hipocrate a deffendu de prendre l'ellebore, & neantmoins l'experience enſeigne, qu'ils ont ſouuent vomÿ le pus apres vn emetique, & qu'ils ſont reuenus de certe maladie: ce qui a fait qu'on ſ'eſt emancipé de donner l'emetique auſſi bien pour les empyemes que pour les autres maladies, & qu'encore aujourd'huy on le pratique

Lib. de
dieta
acut.

de la sorte. Mais pour corriger cet abus, & pour sçavoir d'où vient qu'Hippocrate deffend de prendre l'ellebore, il faut considerer qu'il dit, à ceux qui d'un abcez, ou d'une rupture de veine par une intemperence, ou par quelqu'autre grande cause, sont empyriques, ne leur donne pas l'ellebore; car il ne leur aydera rien. Et si le malade souffre quelque chose, il semblera que l'ellebore en soit cause: Et conclurre que ceux qui sont deuenus empyriques par le pus qu'un abcez a répandu dans la poitrine, ou par le sang qu'une veine rompuë par une intemperence ou par quelqu'autre grande cause, y a déjà versé depuis long temps, ne peuvent tirer par un vomitoire le pus qui est au fond de la poitrine. Et si quelqu'un disoit, pourquoy donc Hippocrate a-t'il escrit que c'est un succez favorable, si ayant donné un médicament qui vuide le phlegme par le haut, à celui qui dans le ventre supérieur a du pus dans

Lib. 1. de
morb.

dans vne aposteme (le Medecin ne le connoissant pas) il arrive qu'il vomisse le pus, & qu'il soit guarý ? On luy peut repliquer, que c'est autre chose d'auoir du pus dans la poitrine, & d'en auoir dans vn abscez qui est contenu dans la poitrine. D'autant que par le vomissement l'on peut vider le pus d'un abscez des poulmons, qui sont enclos dans la poitrine, & qu'on ne peut pas faire vomir celuy qui est déjà rependu dans sa cavité. C'est ce que pratique Hippocrate, quand il ^{Lib. 2. de morb.} guarit par vn vomitoire celuy qui est deuenu empyique apres la peripneumonie, & qu'il luy fait agiter les espaules lors qu'il a beu le vomitoire, pour faire rompre l'a-posteme : & c'est aussi ce qu'on voit arriuer quand l'on fait prendre vn vomitoire dans l'abscez des poulmons, & qu'on le donne par hazard lorsque le pus est déjà cuit, ce que nostre Hippocrate appelle vne bonne fortune, quand l'on n'a pas

D 5 connu

connul'abcez, d'où l'on tire le pus en purgeant par vn vomitoire. Concluons donc que c'est à l'empyeme des poulmons qu'il faut donner le vomitoire, & non pas à celui qui est au fond de la poitrine, & qu'il le faut donner lorsque le pus est fait, & que l'abcez est déjà meur. Mais d'autant qu'on ne peut pas connoistre ny l'empyeme des poulmons, ny sa maturité sans la doctrine d'Hippocrate, & qu'il faut estre Medecin pour arriuer à cette connoissance: mon aduis est, qu'il est plus asseuré de ne point donner l'Antimoine, & d'appeller vn Medecin sçauant dans la doctrine d'Hippocrate, pour connoistre l'abcez, pour voir l'estat de l'empyique & iuger par les iours qu'Hippocrate a reconnus, & par les signes qu'il en donne, s'il faut donner le vomitoire.

D'autant que l'Antimoine est vn médicament violent, j'ay creu que pour en vser avec que seureté, il faut

faut confiderer si le malade qui le prend le pourra rendre sans danger , & s'il pourra en supporter l'effort sans en receuoir du dommage. C'est pourquoy i'ay déjà prouué qu'il y a du danger de donner l'Antimoine à ceux à qui la peine de le rendre peut faire naistre vne maladie qu'ils n'auoient pas auparauant , & que ie vay prouuer par la doctrine d'Hippocrate, qu'il y a bien plus de danger pour ceux qui estans foibles , n'en peuuent pas soustenir les efforts. Car puis qu'il ne faut pas donner des medemens forts aux foibles , mais proportionnement, ou seulement en cette maniere, aux forts un fort, aux debiles un foible : C'est aller contre la methode de faire prendre l'Antimoine à ceux qui n'en ont pas les forces : & puisque l'on sçait que le vomissement espuise les esprits & fait tomber en defaillance, par vne sensibilité de l'orifice superieur de l'estomac, qui fait que les anciens

Lib. de
loc. in
hom.

Hippoc.
aph. 4.
scd. 3.

l'ont appelé du nom de *cœur* ; c'est bien aller au devant de la mort , de mettre dans vn corps affoibly de la maladie, vne autre cause de foiblesse. Cela me remet en memoire vne erreur du vulgaire, qui donne l'Antimoine aux enfans de quatre à cinq ans, & mesme encore à de plus ieunes, & veut prouuer par cet abus, qu'il est seur d'en donner à toute sorte de personnes. Je ne croy pas que ces gens là raisonnent (& c'est vn effect de l'abus de deffendre de raisonner.) Car s'ils consideroient que plus les enfans sont ieunes, plus facilement ils vomissent, & s'ils auoient pris garde à vn enfant à la mammelle qui rend le lait comme il le prend, ils connoistroient que les enfans sont naturellement faciles à vomir ; & pourroient conclurre de là qu'ils n'ont pas encore perdu à l'age de quatre à cinq ans la facilité de vomir. Ce que l'on connoistra en leur presentant de la viande pour laquelle

quelle ils ont auersion. Car aussitost elle les fait vomir, & i'en ay veu vomir pour en auoir ouïy parler: cette grande facilité déliure les enfans des efforts de vomir, mais bien souuent la tendresse de leurs parties, fait que la bouche & les autres parties par ou repasse l'Antimoine alors qu'on le vomit, sont vlcerées par son acreté, d'où l'on peut tirer vne coniecture des effets qu'il fait au dedans, quand il en passe par le bas. Mais dira-t-on? pourquoy lors qu'on boit l'Antimoine ne fait-il pas tous ces vlceres, s'il est vray qu'il les fait? n'est-il pas plus fort pour agir alors qu'il est tout pur, que que quand on le vomit avec que les humeurs? Je reponds à cela que sa chaleur est animée par la chaleur de l'estomac, ce qui fait qu'en le beuuant on n'en connoist pas l'acreté, mais qu'en le vomissant, par la fermentation qui s'en est faite dans l'estomac, l'on en sent la chaleur par tout où il repasse:

passe : d'où vient que plûtoſt on
 vomit moins on ſouffre d'ardeur,
 & plus on a l'eſtomac chaud , plus
 on eſt vlcéré & plus on ſent d'in-
 flammation ; & par là les enfans
 qui vomiffent facilement , & qui
 ont ordinairement l'eſtomac plein
 d'humeurs , ſont moins incommo-
 dez que les perſonnes plus aagées.
 Tout cela fait connoiſtre que ſi
 l'on donne l'Antimoine à vn en-
 fant qui a la fièvre , ſon eſtomac
 eſtant plus chaud & ſec , il le gar-
 dera plus long temps, & ne vomi-
 ra point ſans auoir la bouche vl-
 cérée , & l'on ne peut pas s'excuser
 parce qu'on leur en donne moins,
 d'autant que la vertu de ce medi-
 cament ſe meſure à ſa qualité. Auffi
 nous voyons qu'Hippocrate def-
 fend de rendre vn remede moins
 fort par ſa petite quantité , lors
 qu'il faut faire prendre à vn mala-
 de foible vn remede naturellement
 foible. Car quoy que l'action du
 remede en ſoit moins eſtenduë, elle
 n'a

Lib. de
 loc. in
 hom.

n'a pas moins de vigueur. Il faut donc donner aux enfans, & aux personnes foibles, de plus foibles medicamens que l'Antimoine qu'on leur donne, puisque ceux-là vomissent aisement, & que ceux-cy peuuent tomber en defaillance, souffrir des conuulsions, se rompre quelque veine, ou espuiser par de si grands traux les forces qui leur font besoin.

Je me pourrois contenter d'auoir prouué qu'on ne doit pas donner l'Antimoine aux personnes foibles, pour conclurre qu'on ne doit pas aussi en faire prendre aux femmes grosses. Les raisons que j'ay rapportées sont, ce me semble, assez pressantes pour faire apprehender les mauvais effets qui suruiennent de l'usage de ce remede: mais i'en ay trois tirées d'Hippocrate, qui sont encore plus expresses. L'une est que *si la femme tombe en defaillance, cela la peut faire avorter.* Or comme il arriue sou-
Lib. 1. de morb. mul.
 uent

Lib. I. de
morb.
mul.Lib. I. de
morb.

uent que l'Antimoine fait tomber en defaillance, soit par son acreté ou par vne malignité, il se peut faire qu'à vne femme grosse cet accident estant l'effect de l'Antimoine, sera aussi par la mesme raison la cause d'un auortement : mais principalement si c'est vne malignité qui soit la cause de la defaillance. L'autre raison est *qu'il y a des femmes que si elles ont ben ou mangé contre leur coustume quelque chose d'acre ou d'amer, elles perdent leur fruit, le fœtus estant encore rendre.* Parce que l'acreté qui paruiet jusqu'à l'enfant, le fait mourir, & le fait detacher : ainsi que le desir de manger ou de boire eschauffant le sang de la mere, par la force de ses esprits, imprime dessus le fœtus la figure & la couleur de ce que la mere desire, au mesme lieu où la mere se touche. La troisieme raison est que *si ayant donné un vomitoire à vne femme grosse, le bas ventre tout à coup se desborde, elle auorte.*

*avorte. Parce que le fœtus meurt, si Lib. 1. de
estant encor tendre la mere a ben ou morb.
mangé quelque chose qui necessaire- mul.
ment luy trouble le ventre. D'autant-
que la matrice sent le mouvement du
flux de ventre. Or il n'est rien si
ordinaire que de voir rendre l'Anti-
moine par le bas, plus que par le
vomissement, & par consequent
il n'est rien de plus dangereux, que
d'en donner aux femmes grosses.*

Je n'ay escrit encore qu'en gene-
ral de l'usage de l'Antimoine sans
m'arrester ny au vin emetique, ny
à la poudre d'algarot, ny au crocus
metallorum, ny au regule, & verre
d'Antimoine, parce que mon des-
sein n'est pas d'escire contre l'An-
timoine, mais contre l'abus qu'on
en fait : Je ne peux pas neantmoins
me dispenser d'escire contre l'usa-
ge du vin emetique, & contre celui
de la poudre qu'on donne sans es-
gard à toutes sortes de personnes.
Car ce medicament n'est pas seule-
ment nuisible par sa qualité d'An-
timoine,

timoine, mais par celle qu'il prend par la mixtiō qu'on en fait, ou pour le preparer, ou pour le faire boire. Si ceux qui ne prennent point garde de quelle façon ils le donnent, sçauoient que selon Hippocrate, quand il ne faut pas donner vn médicament violent, il faut aussi que ce qui le compose n'ait rien de violent, ils regarderoient mieux à donner le vin emetique, ou à donner la poudre d'Antimoine : & s'ils sçauoient que le vin est contraire à la pluspart de ceux à qui l'on donne l'emetique, ils le donneroient asseurement dans vne liqueur moins nuisible. Mais la facilité, qui fait souuent naistre l'abus, fait qu'on n'y regarde pas de si près, & qu'on fait plus de mal par le vin, qu'on ne fait de bien par l'Antimoine. Car c'est vne verité puisée d'Hippocrate, & que l'experience nous fait voir tous les iours, que le vin nuit à ceux qui ont la teste malade, ou de douleurs, ou d'assoupissemens,

mens , ou de fumées, ou de resve-
ries. C'est pourquoy (dit Hippo-
crate) dans les maladies où tu soup-
çonneras un profond assoupissement,
ou une atteinte aux puissances de l'a-
me ; il faut entierement s'abstenir
de vin, & il l'a pratiqué de la sorte
lors qu'il deffend le vin à l'inflam-
mation du cerueau , à la plénitude
de teste, à la corruption du cerueau,
au mal qu'il appelle *cura*, & que
nous appellons melancholie, & en-
fin à la phrenesie, de laquelle il es-
crit, lors que la raison est blessée, ny
dans cette maladie, ny dans quelle
autre que ce soit le vin ne conuient
pas. Mais si nous cherchons la rai-
son pourquoy le vin nuit à ces ma-
ladies, nous trouuerons qu'il dit
au propos des douleurs de teste, il
ne faut pas donner du vin insques que
la douleur soit cessée. Car la douleur
denient plus forte lors que la teste es-
chauffée aura attiré le vin. D'où ie
conclus que le vin est nuisible par-
ce qu'il se porte à la teste, & il y
est

Lib. de
diæta
acut.

Lib. de
affec.

Lib. de
affec.

est porté autant parce qu'il est fumeux, que parce qu'il est attiré. Cela fait voir que le vin emetique est encore bien plus nuisible, d'autant que c'est un vin évanté, & l'on voit par expérience, que les plus fortes testes à supporter les fumées du vin, ne sçauroient supporter celles du vin percé depuis long temps, qu'on appelle vin évanté. Il est donc bien certain que le cerueau, déjà affoibly de la maladie, est plustost ébranlé par les fumées de ce vin évanté, qu'il ne le seroit d'un bon vin, & qu'il en souffre doublement, soit par le mauvais vin, soit par la qualité qu'il a receüe de l'Antimoine. C'est pourquoy ie trouue plus à propos, qu'aux assoupissemens, & aux apoplexies, où l'on se sert de l'Antimoine, l'on vse de l'eau emetique, que Ruland appelle beniste, ou qu'on fasse infuser par un petit espace de temps, dans une eau cordiale qui soit toute bouillante,

vingt

vingt grains de la poudre d'Algarot, dans une phiole bien bouchée, & qu'on en donne l'infusion, ou qu'on donne le tout. Je croy aussi qu'on feroit bien, puisque le vin est contraire à la fièvre, quand on veut donner l'Antimoine à un febricitant, de luy donner en place du vin emetique, de l'eau beniste de Ruland. J'entends de celle qui se fait avecque le jus de citron, & non pas le vin blanc, qu'on appelle l'eau de Ruland.

Ceux qui connoissent la nature de l'homme, sçavent qu'elle est établie sous le plus & le moins tout autant de temperamens, qu'elle produit d'individus, & que composant l'homme d'un certain nombre de parties inégales à leurs usages, aussi bien comme en leurs figures, elle donne à chacune un temperement différent, & proportionné à l'office qu'elle doit faire, comme au temperement des autres. C'est ce qui fait qu'en-
tre

tre les hommes les vns ont le ventre plus froid, les autres l'ont plus chaud, les vns plus sec, les autres plus humide, & que deux de ces qualitez se trouuans quelquefois dominer en vne partie, il se trouue des corps qui ont le ventre chaud & sec, desquels Hippocrate escrit,

Sent. 2.
lib. 4.
6. epid.

ceux qui ont le ventre chaud ont les chairs froides, & sont grailes, ceux cy ont de grosses veines, & sont sujets à la colere. Cette difference de temperature qui se rencontre dans le ventre, & notamment dans l'estomac, ayde ou diminue l'effect du medicament. Car en eschauffant plus ou moins elle luy oste sa vertu, ou elle la rend plus aiguë : ainsi de certains estomacs digerent les medicamens, & d'autres les rendent si acres, qu'ils nuisent à l'estomac mesme, en sorte que leur acreté surpassant la vertu de la faculté concoëtrice, en fait vn corrosif qui vlcere tout ce qu'il touche, & principalement alors que le medicament

ment s'attache tout en vn endroit, parce qu'il ne sent pas, estant cantonné en vn lieu, toute l'action de l'estomac, & qu'il pousse toute la sienne contre la partie qu'il touche. C'est par cette raison qu'on met en poudre bien menuë la moëlle de la coloquinte, & par cette raison aussi qu'on a trouué des estomacs percez de part en part, apres auoir pris l'Antimoine, ou quelque autre médicament acre: & ie tiens que si l'on ouuroit ceux à qui dans leur maladie on a donné la poudre d'Antimoine, & qui sont morts apres deux ou trois iours, l'on trouueroit bien d'estomacs pourris, bien de boyaux gastez, & bien d'vlcères dans les Hyppochondres, ce qui me fait penser qu'à ceux qui en sont eschapez, il a fallu que la nature ait réparé les bresches que l'Antimoine y auoit faites, & qu'ainsi la nature guarit la maladie & le mal que fait le remede. On voit plusieurs euenemens semblables dans les remarques

marques d'Hippocrate des purgatif
 tifs & des diuretiques. l'en veux
 rapporter vn qui marque entiere-
 ment tous les mauuais effets qui
 arriuent de l'Antimoine. *Le fils*
 Lib. 5. *de Theophorbe auoit la vessie lepreu-*
 epid.n.17. *se, on luy donna vn medicament acre*
pour le faire vriner, rien n'est allé à
la vessie, mais il a vomy beaucoup de
matiere purulente & de la bile, & en
a semblablement rendu par le bas. Il
souffroit de grandes douleurs de ven-
tre, il brusloit en dedans, & auoit
tout le corps froid, & il estoit dans
vn abatement vniuersel sans rien
vouloir prendre. Son ventre fust pro-
fondement ulceré par la trop grande
force du medicament. Il mourut trois
iours apres auoir pris cette potion. Le
mal de ce jeune homme estoit vne
chaleur interieure, qui bruslant les
humeurs luy rendoit les vrines
acres, d'où prouenoit la lepre à la
vessie. Il prit vn medicament acre,
d'où la chaleur de l'estomac aug-
menta l'acreté par vne chaleur acre
 &

& seiche : Il se fist dans ce corps vne acreté si excessiue par la fermentation , qu'elle vlcera tout ce qu'elle touchoit. Ainsi la poudre d'Antimoine qui n'est que sublimé ou selnitre; & sel d'antimoine, dans vn estomac chaud & sec, ronge l'endroit où elle est retenuë, & où elle s'est attachée, par la propriété des sels, qui se fondans d'un peu d'humidité s'attachent à tout ce qu'ils touchent , & sont des corrosifs qui n'espargnent pas les metaux. Il ne faut donc pas hazarder de donner l'Antimoine en poudre à ceux qui ont l'estomac chaud & sec , puis qu'il peut faire tant de mal.

Le sçauant Hippocrate par la connoissance qu'il s'estoit acquise du mouuement de la nature, découvrit vne erreur où les Medecins de son temps estoient enseuelis , & dans laquelle retombent aujourd'huy ceux qui defauoient les crises : Il escrit en cette maniere. *Ceux qui estans déjà pris d'une fièvre continue* Lib. 4. de morb.

E

tinuë

98 *L'Abus de l'Antimoine*
rinuë ont esté purgez aux iours pairs
n'ont jamais esté trop purgez, mais
ceux qui ont esté purgez aux iours
impairs d'un fort medicament, ont
esté purgez & plusieurs en sont morts.
Or les Medecins du temps passé ont
failly principalement en cela, qu'ils
donnoient des medicamens aux iours
impairs & ils faisoient mourir les
hommes ne connoissans pas que cela
est ainsi. Car l'humeur qui est dans
le corps du malade se meut davan-
tage aux iours impairs. D'autant que
le corps descharge l'humeur dans le
ventre: & si l'humeur estant déjà fort
agitée, quelqu'un l'agite encore da-
vantage donnant un medicament
purgatif, il ne se faut pas estonner si
de cela le malade meurt. Je ne peux
rien ajouter à cette verité, elle est
trop claire & trop bien exprimée
pour n'estre pas connue de tout le
monde: Il suffit seulement pour
demonstrer ce que i'ay pretendu,
qu'on sçache que ces iours impairs
ausquels l'humeur est agitée, sont
ceux

ceux qu'on nomme iours critiques
& iours de mouvement, & que ce
discours montre que les maladies sont ^{ibidem.}
jugées aux iours impairs, auxquels il
le faut prendre garde lorsque l'on
voudra donner vn médicament
purgatif, crainte qu'irritant la na-
ture, elle ne purge par ce mouue-
ment plus qu'elle n'auoit préparé,
& ne soit émeuë à purger ce qu'elle
devroit retenir, qui est ce que les
Medecins appellent *superpurgation*.
De là nous pouuons asscuer qu'il
ne faut point émouuoir la nature
quand elle a pris son mouvement,
mais qu'il la faut laisser agir : & s'il
est nécessaire de purger vn malade,
il faut prendre son temps, & le
purger comme veut Hippocrate, ^{Lib. de}
non proche de la crise, mais plus éloi- ^{humor.}
gné qu'on le pourra faire. Tous
ceux qui depuis Hippocrate ont
pratiqué la Medecine, ont obserué
cette methode, & ie croy qu'en
ce temps où l'on vse de l'Antimoine
ne auecque tant de liberté, on doit

encore plus prendre garde aux iours critiques , qu'on ne faisoit alors: Parce que l'Antimoine estant vn remede violent , il peut plûtoſt qu'un autre purgatif faire vne ſuperpurgation , & faire mourir vn malade. Je finis par cette remarque les precautions qu'on doit auoir dans l'usage de l'Antimoine pour ne pas nuire à la nature , & ie vay proposer ce qu'il faut obseruer pour luy donner tout le secours qu'elle peut auoir de la Medecine par l'usage des vomitoires.

Toute l'intention du Medecin doit estre seulement d'ayder la nature pour la guarison du malade, & i'ay fait voir qu'il doit donner tout son estude à se seruir des voyes de la nature pour concourir à son action , & ne point defregler son ordre. Il est temps de mettre en auant comment le Medecin peut ayder la nature par l'usage des vomitoires , & notamment de l'Antimoine qui est le sujet de l'abus,
afin

afin qu'on soit plus assuré qu'il y a de l'abus à se servir de ce remède, quand l'on ne le fait pas dans la methode d'Hippocrate, & que de cet abus il n'en arrive que du mal. Je trouve que ce sçavant homme prescrivait de quelle façon l'on doit purger dans la cure des maladies, à si bien rapporté la methode du Medecin au mouvement de la nature, qu'il semble que ce soit la nature mesme qui en a donné le conseil, & qui en fait l'exécution.

Car écrivant *qu'il faut vider les maladies par le conduit qui est très* Lib. de
proche du lieu où elles sont faites, & loc. in
qu'il en faut vider chacune par là hom.
où la sortie est proche; Il semble que c'est la nature qui faisant soulever un estomac rempli de cruditez, & qui ne peut les surmonter, montre qu'elle a dessein de vider le mal par la bouche ou plutôt la cause du mal qui est dans l'estomac: & cet effort de la nature ressemble autant au conseil d'Hippocrate,

E 3 que

que le vomissement qui suit est semblable à l'effect qu'auroit fait le médicament qu'un Medecin auroit prescrit suivant le conseil d'Hippocrate. Car on ne peut douter que pour guarir vne nausée le Medecin ne fust vomir, tant parce que l'humeur qui fait la maladie est retenuë dans l'estomac, que parce que la voye de l'estomac jusqu'à la bouche est la plus preste, la plus courte, & celle où la nature porte. Cette methode est obseruée dans la doctrine d'Hippocrate aux fièvres, aux douleurs, & aux regorgemens d'humeurs. Ainsi dans la

Lib. de fièvre il ordonne *qu'il faut donner*
loc. in *un médicament qui vuide par la par-*
hom. *tie où la fièvre tient davantage, soit*
en haut soit en bas; que si la fièvre
tient en haut, il faut purger en haut:
Aph. 18. *si en bas il faut purger en bas. Et que*
sec. 4. *les douleurs qui sont au dessus du dia-*
phragme & qui demandent la purga-
tion, indiquent qu'il faut purger par
le haut, & celles qui sont au dessous,
par

par le bas. Et pour les regorgemens
des humeurs, il escrit, *que si quel-*<sup>Aph. 17.
sec. 4.</sup>
qu'un sans fièvre a de l'anerfion pour
les viandes un rongement à l'estomac,
un vertige avec éblouissement, & la
bouche amere, c'est un signe qu'il a
besoin d'estre purgé par le haut. Et<sup>Aph. 20.
sec. 4.</sup>
s'il a des tranchées de ventre, une
pesanteur aux genoux, & une dou-
leur des lombes sans fièvre, c'est un
signe qu'il a besoin d'estre purgé par
le bas. Où l'on doit remarquer
qu'Hippocrate a considéré le con-
duit qui est le plus proche pour
vuider ce qui fait le mal: parce qu'il<sup>Sent. 7.
sec. 6. lib.
6. epid.</sup>
faut pour oster les douleurs vuider le
ventre le plus proche. Et par cette
raison la fille de Pausanias qui<sup>Sent. 110.
lib. 7.
epid.</sup>
ayant mangé des champignons cruds
souffroit des inquietudes, une suffo-
cation, & des douleurs dans l'estomac,
receut soulagement en beuvant de
l'eau miellée tiède qui la prouqua
à vomir. Si ie voulois rapporter
tous les lieux où i'ay remarqué
qu'Hippocrate s'est seruy de cette

E 4 methode,

methode , i'en ferois vn volume entier. Mais ie croy qu'il fuffit pour fatisfaire à mon deffein, d'auoir prouué qu'il faut purger par la partie qui eft la plus proche du mal, fi le conduit en eft comode, & purger par le haut les maladies d'en haut. Car de là il eft apparent que pour ayder affeurement la nature, il faut ne donner l'Antimoine qu'à ceux qui ont des maladies en haut.

Ce fecond precepte de purger en haut alors que la nature y porte les humeurs, eft vne fuite du premier, & l'on conclud facilement que puisqu'il faut vider par là où la sortie eft proche, il faut vider par le vomiffement l'humeur qui eft portée autour de l'eftomac, ou qui regorge dans fa cavité: car c'eft vne maxime que tous les Medecins ont puisée dans Hippocrate, & qu'ils pratiquent tous les iours, que *du costé où rompent les humeurs il les y faut conduire par les voyes conuenables.*

Lib. de
humorib.

nables. Aussi quand tu entreprendras ^{Lib. de}
de guarir celuy qui vomit pour auoir ^{loc. in}
trop peu de vin ; n'arreste pas le vo- ^{hom.}
missement ; car le vomissement fait
cesser l'éuacuation , & en apres le
vomissement mesme s'apaise plus fa-
cilement. Et toutes les autres douleurs ^{Lib. de}
qui se font en esté proche des hyppo- ^{affec.}
chondres & de l'orifice de l'estomac
(qu'on appelle cœur) tu les emporte-
ras faisant boire trois chopines d'eau
miellée tiède avec vn peu de vinaigre,
& faisant vomir le malade, apres l'a-
uoir tenu quelque temps aupres du
feu couuert de ses habits. Parce que
la bile qui rampe & remonte dans
l'estomac, se vuide fort facilement
par vn simple vomitoire, tel qu'est
celuy qu'Hippocrate prescrit. C'est
pourquoy il faut remarquer
qu'Hippocrate n'ordonne pas de
faire prendre l'ellebore , mais de
donner de l'eau miellée. D'autant
que l'acreté de la bile qui est cause
de la douleur, est suffisante d'exci-
ter le vomissement, pourueu qu'el-

E s le

le soit détrempée : & conclurre de là, que si l'on donne l'Antimoine alors que les humeurs se portent en haut, il faut diminuer sa force, d'autant que celle des humeurs nous paroîtra d'estre plus grande. Afin que le médicament ne soit que l'aydede l'humeur qui regorge, & qui cherche les voyes de sortir.

Comme tout ce qui se fait, se fait dans le temps, il faut aussi à tout ce que l'on fait, prendre l'occasion qui est la maîtresse du temps. Car *Lib. 1. de morb.* *il y a diverses occasions dans la Médecine, comme il y a diverses maladies, divers accidens, & divers moyens de guérir.* Hippocrate l'a observé par tout, & n'a pas oublié de proposer l'occasion où l'on peut purger à propos, lorsqu'il a prescrit la méthode de purger les humeurs qui surabondent dans le corps : il s'en est expliqué ainsi. *Aph. 22. sec. 1.* *Il faut émon-
voir & purger les humeurs qui sont
cuites, & non pas les crûes, ny dans
le commencement des maladies, si el-
les*

les ne bouillonnent, ce qui arrive rarement. Mais si les humeurs bouillonnent dans les maladies fort aiguës, ^{Aph. 10. scd. 4.} il faut purger le mesme iour : car il est mal de retarder. Voilà vn beau precepte, mais qui est tres-mal observé par ceux qui donnent l'Antimoine, car ils ne donnent l'emetique que quand le malade se meurt, ou quand il est tres-mal, qui est lors que se fait la crise; & si quelquefois ils le donnent quand la maladie commence, c'est toujours sans methode, bien souuent sans vtilité, & non pas toujours sans dommage. Ont-ils iamais considéré si les humeurs bouillonnent dans le corps du malade, quand ils ont donné ce remede? ou quand il l'ont donné dans la vigueur de la maladie, ont-ils connu si les humeurs sont cuites, si le malade est dans la crise, & s'il est assez fort pour souffrir l'effect du remede? Je suis tres-asseuré que non? parce qu'il faut bien del'estude, & qu'il faut estre

Lib. de
dieta
acut.

Medecin pour auoir cette connoissance. Il font donc du bien au malade seulement par hazard, puis qu'ils ne sçauent pas connoître si la nature pousse les humeurs de la maladie, ou en haut ou en bas. Mais il luy en font rarement dans le commencement, puisque en ce temps de la maladie rarements les humeurs boüillonnent : & il luy font infailliblement du mal, de luy donner de l'Antimoine, si les humeurs ne sont pas cuites, & qu'elles ne boüillonnent pas. Hippocrate l'a écrit ainsi, *dans le commencement vuide le ventre par des clystères, mais ne purge pas. Car si tu remue quelque chose par le ventre, l'urine ne se cuira pas, mais la fièvre durera long temps sans sueur & sans crise.* Parce que troublant la nature on l'empesche de cuire & de separer les humeurs pour les expulser hors des veines, qui est ce qu'on appelle crise : ce mal se fait dans le commencement. Mais alors que la maladie a déjà fait progrès,

& que la nature commence a faire vne coction des humeurs qui causent la fièvre : on fait bien tant de maux par vne seule purgation, que quelquefois la mort en suit. Je l'ay trouué ainsi dans Hippocrate.

Quelquefois l'on attire des humeurs Lib. de
crues de la teste, & des parties de la dicta
poitrine bilienses, à ceux là survien- acute
nent des veilles à cause desquelles la
maladie ne se cuit pas, ils deviennent
chagrins & touz pleins d'amertume,
ils tombent dans des resveries, ils ont
les yeux pleins de phantomes, les
oreilles pleines de sons. & les extre-
mittez fort froides : les vrines paroif-
sent crues : les crachats liquides, sa-
lez taints d'une couleur toute pure,
& en petite quantité : des legeres
sueurs s'amaissent autour du col, ils
souffrent des inquietudes, ils font sou-
uent de grands souspirs, ils froncent
les sourcils, ils tombent dans de mau-
uaises defaillances, ils rejettent leurs
habits de dessus leur poitrine, ils
ont les mains tremblantes & quelque
fois

110 *L'Abus de l'Antimoine*
fois la levre de dessous. Ces accidens
paroissans dans le commencement si-
gnifient vn grand delire, & pour le
plus souvent ils meurent. Voilà déjà
deux temps de la maladie où la
purgation est nuisible, dans le com-
mencement, & deuant que l'hu-
meur soit cuite: Il en reste encore
vn troisiéme, qui est quand la crise
se fait, qui n'est pas le moins dan-
gereux, puisqu'alors le médicament
purge non seulement les excemens
du ventre, & l'humeur de la mala-
die: mais il irrite la nature qui est
déjà émuë, & presse tant la vertu
expultrice que la nature sollicite,
qu'elle expulse mesme le sang,
d'où souvent le malade meurt,
comme ie l'ay prouué deffendant
de purger quand la crise se fait. Je
ne croy pas que ces autoritez
prouuées par tant de malheurs
qu'on voit arriuer tous les iours,
ne soient capables de conuaincre
les esprits les plus opiniaftres, & de
leur faire apprehender ces funestes
méprises

méprises qui causent tant de maux,
& donnent si souvent la mort. Et
l'espère que ceux qui liront ce
petit ouvrage seront si bien per-
suadez, qu'ils n'y feront plus d'An-
timoine dans les cas perilleux; sans
le conseil d'un Medecin.

Il est si vray qu'il faut purger les
humeurs quand elles bouillonnent,
qu'Hippocrate veut qu'on les pur-
ge dans les fièvres intermittentes,
mesme dans les accez, parce qu'a-
lors elles sont agitées: & d'autant
qu'au commencement elles ten-
dent en haut & regorgent dans l'e-
stomac, il veut qu'on donne un
vomitoire au commencement de
l'accez, suivant cette maxime qui
nous commande de purger par là
où les humeurs se portent. Le peu-
ple a si souvent éprouvé cette ve-
rité qu'il en a fait une maxime, &
nous voyons dans l'Esté & l'Au-
tomne où les fièvres intermitten-
tes sont plus ordinaires, qu'on use
fort des vomitoires & que par le
vomisse

vomissement dans les premiers accèz plusieurs sont guaris de la fièvre. Mais parce qu'il n'est point de moyen de guarir qui soit propre à tous les malades, le vomitoire effarouche la fièvre au lieu de l'emporter, quand l'humeur qui en est la cause n'est pas portée en haut: aussi le sçauant Hippocrate veut qu'on ait veu les signes de ce mouvement, & qu'on soit assuré que les humeurs tendent en haut, auparavant que de donner vn vomitoire au febricitant. Voicy ce qu'il

Sent. 63.
lib. 5.
epid.

en a escrit ? *Tu purgeras en haut dans les accèz mesmes : car alors les humeurs sont portées en haut d'elles-mesmes, apres que les malades ont eu des nausées, des pesanteurs de teste, & de grandes inquietudes.* Il faut donc pour reüssir à donner vn vomitoire dans les accèz des fièvres, & pour les guarir de cette façon, qu'auparavant ces signes ayent paru, par lesquels on peut reconnoistre que les humeurs sont portées

tées en haut. Car autrement le vomitoire nuit, les humeurs ne bouillonnant pas, ou tendans d'un autre costé: parce qu'alors il trouble la nature, & ne peut pas guarir la fièvre, d'autant qu'il ne suit pas le mouvement de la nature. Ainsi l'on donne un vomitoire dans le commencement des fièvres, pour accomplir ces deux preceptes, & la pratique d'Hippocrate en or-
Lib. 2. de morb.
Lib. de affect.
donne plusieurs & de différente façon, pour les proportionner au temperemment du malade, comme il fait dans la fièvre quarte, ce que ie ne vois pas qu'on pratique de l'Antimoine.

Nous apprenons des escrits d'Hippocrate qu'il y a des temps de l'année où les maladies se font, des temps où elles se guarissent, & des temps où elles se font & se guarissent pareillement. Celles qui n'ont pas de coustume de se terminer par des crises, sont faites en un temps & se guarissent en un autre, suiuant

Lib. de
nat. hum.

suiuant la contrariété du tempe-
remment des humeurs & de la re-
gle des saisons. Ainsi la froideur
de l'hyuer cause la guarison des ma-
ladies bilieuses, temperant l'ardeur
de la bile, & l'esté fait cesser les
maladies de la pituite, temperant
sa froideur. *Car de toutes les mala-*
dies qui ne guarissent pas dans vn
certain nombre de iours, il faut que
celles qui s'augmentent en hyuer
cessent en esté, & que celles qui s'aug-
mentent en esté cessent en hyuer. Et
celles qu'on voit ordinairement
estre jugées par des crises, sont
faites & guaries tout en vn mesme
temps par l'ordre seul de la nature,
ou par l'ayde du Medecin, comme
ie l'ay fait voir à l'entrée de ce
discours. Celles-là sont faites de
l'accroissement des humeurs, &
celles - cy de leur fermentation.
Parce qu'il y a quatre temps, où les
quatre humeurs dominant : le sang
dans le printemps, la bile dans
l'esté, la bile noire dans l'Autom-
ne,

ne, & la pituite en hyuer (d'où Lib. de
voicy la preuue euidente, si au mesme nat. hum.
homme tu veux donner quatre fois
l'année le mesme médicament, en hy-
uer il vomira de la pituite, dans le
printemps beaucoup d'humidité, en
esté beaucoup de bile, & en Automne
des humeurs fort noires.) Et parce
qu'il y a des maladies, où les hu-
meurs non seulement dominant,
mais se fermentent aussi. Car dans Lib. 4. de
le commencement des maladies l'hu- morb.
meur estant émeüe, elle paruiens au
lieu ou il y en a le plus, & dans l'a-
gitation l'humeur trouuant vn plus
grand lieu est circulée toute séparée
& eschauffe le corps. Et c'est alors
qu'on dit que les humeurs boüil-
lonnent dans le commencement
des maladies, & qu'on peut les pur-
ger parce qu'elles sont séparées &
ne cherchent qu'une sortie. J'ay
rapporté ces trois passages pour
faire voir par Hippocrate, qu'il
faut aussi bien obseruer le temps
que le mouuement des humeurs,
lors

Lib. de
diæta
salub.

lors que l'on donne l'Antimoine, & que puis qu'il est vray que les humeurs ont leurs saisons, & qu'en hyuer la pituite abonde; il faut faire vomir dans les six mois d'hyuer parce que ce temps-là engendre plus de pituite que l'esté, & que les maladies se font autour de la teste, & autour de ce lieu qui est au dessus du diaphragme. D'où vient que pour preuoir aux maladies de la teste, & des parties superieures où la pituite s'amasse, mesme pour les guarir alors qu'elles sont déjà faites, s'il faut faire vomir, il faut que ce soit en hyuer. Mais d'autant que par le vomissement l'on peut purger les humeurs de la teste, & celles qui s'écoulent de là par tout le corps; Il semble qu'Hippocrate a autorisé l'Antimoine, quand il ordonne de donner l'ellebore, d'où l'effet est presque semblable. Car si l'on en doit faire prendre à ceux qui sont perclus du corps, ou qui ont la teste malade, ou les oreilles & les narines

Lib. de
diæta
acut.

narines pleines, ou qui crachent incessamment, ou qui sont travaillez d'une pesanteur de genoux, ou qui contre leur ordinaire enflent par tout le corps. Par la mesme raison nous pouuons donner l'Antimoine à ceux qui ont de la pituite engagée dans le cerueau, qui sont surpris d'apoplexie, ou d'assoupissement, ou de paralysie, ou à ceux à qui la fluxion s'écoule du cerueau, auxquels il veut qu'on donne l'ellébore. Je sçay bien qu'aujourd'huy on se sert de cette methode, mais non pas toujours à propos puis qu'on dōne le vin qui est contraire à ces maladies, & qu'on ne laisse pas de faire saigner vn apopletique, ou pour vn assoupissement apres auoir fait prendre l'emetique, & deuant qu'il ait operé, d'où ie ne vois point de raison, & d'où asseurement il n'en arriue que du mal; puis qu'il est vray comme ie l'ay prouué par la doctrine d'Hippocrate, que la saignée est contraire

traire à ces maladies. Mais l'on n'observe pas pour prévenir ces maladies de faire vomir en hyuer: on donne l'emetique dans toutes les Saisons, sans considerer que l'hyuer la pituite abonde & s'amasse dans l'estomac: que si l'on le fait prendre à jeun, ce n'est pas par methode, mais par vn abus ordinaire, & parce qu'on craindroit de faire prendre l'Antimoine apres auoir mangé. Tout cela fait connoistre qu'on ne fait bien que par hazard, & qu'on fait peu de bien par l'usage de l'Antimoine, qu'on ne fasse aussi quelque mal, & me donne sujet de dire qu'il se faut attacher à la methode d'Hippocrate.

De mesme que j'ay démontré qu'il faut faire vomir en hyuer ceux qui abondent en pituite, & lors qu'elle s'esleue aux parties superieures, mais principalement dans l'estomac: Je pretends à present de faire voir par la mesme doctrine,

Trine, que dans l'esté il faut donner des vomitoires aux bilieux à qui la bile monte. Parce qu'il faut ^{Aph. 4. sect. 4.} purger plus en haut dans l'esté. Car la bile en Esté & en Automne domine ^{Lib. de nat. hum.} sur les corps, ce que vous connoîtrez, parce que les hommes en ce temps-là vomissent la bile d'eux mesmes, & rendent plus de bile par les purgatifs, & principalement ceux qui sont les plus bilieux, tels que sont les personnes grasses, qui vomissent facilement, à qui Hippocrate ^{Aph. 6. sect. 4.} prescrit la purgation en haut prenant garde à l'hyuer, où la pituite domine, & où l'on doit faire vomir seulement les pituiteux. Mais il faut observer que ces personnes grasses Hippocrate les ^{Lib. de diæta salub.} fait vomir apres auoir mangé : parce que naturellement ils vomissent avecque facilité, & de peur qu'un médicament n'excite le vomissement avecque trop de violence, irritant l'acreté de la bile qui est déjà eschauffée par la chaleur

Lib. de
loc. in
hom.

leur de la saison. En effect il est peu important qu'on se serue de l'aliment ou du médicament pour purger par le haut, ou pour faire vider le ventre, pourueu qu'on le fasse à propos aussi bien par l'un que par l'autre: d'autant *qu'il est permis si tu veux de purger par le médicament, si ce non par les alimens, suiuant ton intention & la volonté du malade.* Car Hippocrate ordonne à celuy qui par vne plénitude est en danger d'une grande maladie, *s'il veut vne prompte guérison de prendre de l'ellebore, mais s'il ne veut pas boire vn médicament, qu'apres le bain & auoir mangé des alimens doux & salez, il vomisse.* Nous en pouuons dire de mesme de l'usage de l'Antimoine, & conseiller qu'à ceux qui vomissent facilement & qui sont bilieux, & dans les chaleurs de l'esté, on leur prepare vn emetique moins agissant que l'Antimoine, qu'apres cela on vienne à l'Antimoine, si
le

le médicament n'a pas fait son effet,
& qu'enfin dans l'accez ou dans
vne grande chaleur, si l'on le doit
donner, on ne le donne pas a jeun:
C'est ainsi qu'Hippocrate use de
l'ellebore dans la cure des fièvres Lib. 2 de morb.
quartes. Je trouue cette methode
obseruée dans tous ses escrits: &
ie serois trop long si i'en rapportois
les passages, il me suffit de dire en
general que la chaleur, la fièvre, &
l'abondance de la bile luy ont don-
né sujet de tenter d'autres vom-
itoires, deuant que de venir à l'u-
sage de l'ellebore, ce qui se voit en
cette maladie qu'il appelle *phlegmon*
dans le poulmon, dans la cure des fié- Lib. de Int. affect.
vres quartes, & dans celle de la jau-
nisse, où il s'en explique en ces
mots. *Que si à la suite du temps le* Lib. de Int. affect.
malade se paroist encore jaune & foir-
ble, ordonne luy qu'il se fasse vomir
par des alimens comme aux autres
maladies cy-dessus, & si par là les
accidens cessent, c'est assez: si ce non
fais luy boire de l'ellebore. Tout ce-
la

la fait connoistre qu'on peut faire vomir par les seuls alimens, qu'on peut aux alimens ajouter des medicamens, comme quand au miel, au lait, au vinaigre & à l'eau on adjoute de l'origan, ou quand on mange du raifort, ou quand au bouillon de lentilles l'on adjoute de l'ellebore; & qu'on doit différer l'usage des forts emetiques aux eschauffez, aux bilieux, & à ceux qui sont delicats. Mais la raison nous fait voir qu'Hippocrate ordonne le bain pour faciliter à vomir: parce qu'en humectant il rend les humeurs plus coulantes, & qu'en détrempant l'estomac il le rend plus prompt à vomir, d'autant qu'il l'affoiblit; & par cette mesme raison Hippocrate deffend le bain aux foibles, à ceux qui vomissent, & à ceux qui souffrent des nausées ou des vorts bilieux. Je ne vois pas pourquoy en ce temps où les vomitoires sont si frequemment en usage, l'on n'observe pas la methode

lib. de
diata
acur.

thode d'où se servoient les Medecins, qui estoient dans le temps où l'on faisoit beaucoup vomir. Est-ce qu'on croit que les vomissemens qui se font par les alimens ne nettoient pas l'estomac ? ou si l'on croit qu'il y a du danger de donner du vin emetique à celui qui a déjeuné ? c'est vn abus grossier de tomber dans ce sentiment: ne scait-on pas que les humeurs qui flottent dans l'estomac s'éleuent sur les alimens, puis qu'on le rend apres auoir mangé sans que les alimens reuiennent, & que les humeurs adherentes s'attachent aux alimens mesmes, quand l'estomac les enveloppe: si bien qu'en vomissant l'aliment attire l'humeur, l'humeur attire celle qui la touche, & l'estomac par l'effort qu'il fait à vomir attirant des autres parties, les purge en se purgeant sans l'ayde du medicament ? qu'apprehenderoit-on de le donner dans le repas ? car si l'on le donne à la fin, il fera

71153

F 2

tout

tout l'effect que les alimens pourroient faire excitans le vomissement, & de plus irritant l'orifice de l'estomac, il causera de frequents nausées & de grands efforts de vomir, qui seront addoucis par le retour de l'aliment : ainsi par les efforts il attirera de bien loing, & la cause de ces efforts s'apaisera par les vomissemens. Si l'on le boit au milieu du repas, sa faculté se répandant dans tous les alimens, il en sera bien moins nuisible, & ne fera vomir que comme vn aliment qui est contraire à l'estomac. Enfin si l'on le boit dans l'entrée du repas, il s'écoulera par le bas avecque l'aliment, & principalement avecque l'aliment liquide qui temperera sa chaleur. Il fera moins d'effect en haut, & avecque moins de danger : & la douceur de l'aliment temperera son acreté. Ainsi l'on voit dans ces trois temps qu'il est plus seur dans le repas de boire l'emetique, que de le boire à jeun :

tant

tant parce qu'il est addoucy, que parce que l'estomac estant plein se fousleue plus aisément, & trouuant dans son sein de la matiere à repousser, il fait de bien moindres efforts. Il est donc à propos de faire prendre l'Antimoine aux eschauffez, aux delicats, aux bilieux, & à ceux qui sont foibles, meslé avecque l'aliment, & quelquefois apres le bain.

Et i'estime qu'on doit vser de l'Antimoine ainsi que nous dit Hippocrate des remedes qui sont extremes, qu'il veut qu'on donne aux maladies extremes avecque grande exactitude, & à ceux qui ne sont pas foibles. *Car il ne faut pas donner des medicamens violens de leur nature pour de foibles maladies, rendant le remede plus foible par sa petite quantité. Mais pour ceux qui sont forts de leur nature il se faut servir de medicamens forts, & pour ceux qui sont foibles de medicamens qui ne soient pas forts. Et lors*

E 3 que

que tu auras rencontré une maladie forte en un malade qui est foible, il te faut attacher à de foibles medemens qui surmontent la maladie & la reduisent, & ne rendent aucunement le malade plus foible. Ce conseil marque bien la sagesse de son Auteur, & ce seroit un grand bonheur, si ceux qui donnent l'Antimoine la connoissoient & s'en vouloient servir: l'on ne verroit pas si souvent pour de petites maladies donner ce grand medecament, qui fait de grands effets, mais qui sont souvent de grands maux, & les malades foibles surmonteroient leurs maladies, lorsqu'ils sont accablez par la force de l'Antimoine.

Enfin pour ayder la nature par l'usage de l'Antimoine, il le faut preparer suivant les forces du malade, suivant la nature du mal, & suivant la saison en laquelle on le donne. Car il le faut affoiblir pour les foibles, le rendre tantost vomitif

tif sans purger par le bas, & tantost
purgatif de l'une & de l'autre fa-
çon, considerant la maladie, & dans
la saison de l'esté il en faut tempe-
rer & la chaleur & l'acreté, de mes-
me qu'Hippocrate en vsoit de son
ellebore. Nous trouuons dans ses
ceuvres la pratique de ces precep-
tes, & nous voyons qu'il a pro-
portionné l'action du vomitoire
à la force de son malade, disant
fais luy boire de l'ellebore tout seul, ou Lib. 2. de
le meslant à la decoction de lentilles. morb.
Et dans vne autre maladie vn peu
auparauant, il faut guérir ainsi,
ayant donné à boire de la decoction
de lentilles il faut faire vomir le ma-
lade, & s'il te semble à propos il luy
faut donner l'ellebore, si le malade
peut tout seul, si ce non en mesler vne
demy potion à la decoction de lentil-
les. N'est-ce pas bien proportion-
ner le medicament à la force du
malade? pourquoy n'en fait-on pas
de mesme quand l'on fait prendre
l'Antimoine? quel mal y auroit-il

de donner du vin emetique dans deux grands verres de ptisane: n'en vomiroit-on pas, & plus facilement, & avecque moins de danger (ie parle pour les delicats) & ne pourroit-on pas faire le bouillon de lentilles pour s'en servir à cet usage. Mais se peut-il rien de plus methodique que de rendre un medicament vomitif seulement, lors que dans une maladie la diarrhée est dangereuse, comme elle est dans les maladies des poulmons & de la poitrine. C'est ce que nous voyons obserué dans la maladie qu'Hippocrate appelle *pleuma*, où il dit *donne l'elébore temperé de façon qu'il n'émue pas le bas ventre*, ce qui se fait en le donnant temperé dans le vin doux, comme il est crit un peu apres. Et cela mesme est pratiqué dans l'abscez du poulmon, où il veut *qu'on donne un medicament par lequel le bas ventre ne soit point esmen*; & peut-on mieux approprier le medicament par la maladie,

que

Lib. 2. de
morb.

Lib. 2. de
morb.

que de faire vomir & de vider par le bas ventre par vn seul purgatif, lors que l'humeur regorge dans tous deux, comme Hippocrate fait dans *la maladie liuide*. Et lors qu'il fait des vomitoires de lait, de miel, d'eau douce, de vinaigre, d'origan, de suc de thapsie, d'ers, & de semblables remèdes qui aydent à cracher, pour les donner à ceux qu'il veut faire vomir dans les maladies de poitrine, ne fait-il pas bien voir qu'il a égard aux maladies, & qu'on en peut faire de mesme en se servant de l'Antimoine: car ne pourroit-on pas le donner avecque du miel, du syrop, ou de l'eau miellée, & quand avecque le lait, le miel, le vinaigre & l'eau douce, en place d'origan l'on mettroit le vin emetique, quel mal en arrieroit-il? ce vin qui porte l'Antimoine est-il plus ennemy du lait, que le vinaigre qu'on y met? & n'est-ce pas le dessein d'Hippocrate que le vinaigre & l'origan combattans le

F s miel

miel & le lait, il s'en fait dans l'estomac un mouvement qui provoque à vomir ? la contrariété des alimens dans l'estomac ne cause-t-elle pas nausée ; & le vomissement se fait-il que par un contraire que l'estomac veut repousser ? ne sçait-on pas que pour faire vomir par l'usage des alimens, Hippocrate donnoit des alimens doux & salez, gras, vinctueuz, aigres, amers, & faisoit boire en les mangeant du vin doux, du vin verd, du vin blanc, du vin astringent, afin que de tout ce meslange il s'en fist un combat qui causa le vomissement ? & ne voyons nous pas ordinairement qu'après ces grands festins où la quantité des ragouts mesle le doux, l'aigre, l'amert, le sale & le gras ensemble, ceux de qui l'estomac est foible desgorgent ce repas, après en avoir esté travaillé ? Enfin croit-on que dans l'esté l'oxycerat ne fust pas meilleur à faire infuser l'Antimoine : Hippocrate en donnoit l'esté

l'esté aux bilieux pour les faire vomir, Ruland faisoit son eau beniste avecque le jus de limon : que trouue-t'on là de mauvais? & pourquoy n'en vse-t'on pas? faut-il renuerfer la methode parce qu'on veut vsfer d'un remede nouveau? n'est-ce pas la mesme nature ; ne sont-ce pas les mesmes corps ; & ce medicament n'agit-il pas comme les autres? que ceux qui donnent l'Antimoine ouurent icy les yeux, qu'ils reconnoissent leur abus & qu'ils recoiuent la doctrine & la methode d'Hippocrate, pour leur seruir de guide ; ils y trouueront de la certitude, ils éuiteront les dangers, ils soulageront les malades, & scauront ce qui se peut faire par l'vsage de l'Antimoine. Je leur en dirois dauantage, si ie n'auois escrit ailleurs des vomitoires : mais c'est assez pour le vulgaire, il faut venir à la saignée.

Le feu est si bien le symbole de l'immortalité & de la vie, que Dieu

F 6 dans

Exod. 3.
14.

dans l'ancien Testament prist la ressemblance du feu pour feu pour se faire voir à Moÿse, mais d'un feu qui ardoit & ne consommoit point, pour luy faire sçavoir l'immortalité de cet Estre, qui luy commandoit d'annoncer, disant *celuy qui est m'a enuoyé vers vous.* Et les Payens qui depuis la nature sont remontez à son Auteur par les degrez de la nature mesme, ont pensé que Dieu est un feu, & l'ont appelé *Zeus* qui signifie feu ainsi que le veut Heraclite, selon quelques-vns la vie ou la ferueur qui anime toutes les choses. C'est ce qui fait que quelques Philosophes croyans que l'ame n'est qu'une estincelle de ce feu, ont estendu son immortalité si loin qu'ils sont venus à la metempsychose, qu'on fait passer pour ridicule: & qu'ils ont creu que le feu est l'ame du monde par laquelle tout vit, & n'ont fait de tout l'Vniuers qu'un animal, de qui l'ame commune in-
forme

& de la Saignée. 133
 forme ce qui vit & ce qui est priné
 de vie. Mais nostre sçauant Hip-
 pocrate qui connoissoit la nature
 de l'homme & la nature vniuer-
 selle, fait le discernement de cette
 ame commune, & de l'ame qui luy
 est propre, & fait que l'ame vni-
 uerselle est comme vne seruante
 seûmise à l'ame raisonnable. Car
 (dit-il) la puissance de connoistre de
 l'homme, (qu'il appelle *gnome*)
 est implantée dans le ventricule gau-
 che du cœur, & preside à l'autre
 ame. D'où il nous donne la raison
 parce que cette puissance de connoi-
 stre qui ne paroist pas, connoissant
 les choses qui paroissent, passe de l'en-
 fant à l'homme, & connoit du present
 ce qui doit arriuer. Et appellant cet-
 te puissance, tantost chaleur & tan-
 tost feu, il veut qu'elle soit immor-
 telle, qu'elle domine dans le corps,
 & qu'elle agisse sans repos. Voicy
 son sentiment. Ce que nous appel-
 lons chaleur me semble estre im-
 mortel, connoistre, & voir, & oïr
 toutes

Lib. de
corde.

Lib. 1. de
diata.

Lib. de
carnib.

134 *L'Abus de l'Antimoine*
toutes choses, & sçavoir tant toutes
les choses qui sont, que les choses qui
doivent estre. Et ailleurs proposant
trois mouuemens de feu qui se font
dans le corps humain, il d'écrit sous
le nom de feu l'extention de l'ame
de l'homme, qui se fait dans les sens
externes, & dās l'interieur du corps.

Lib. 1. de
dizia.
Le feu (dit-il) tres chaud & tres fort
qui domine tout, administrant toutes
choses selon la nature, qu'on ne peut
ny oïr, ny voir, ny toucher, en luy
est l'ame, la raison, la prudence, l'ac-
croissement, le mouuement, la dimi-
nution, le changement, le sommeil &
les veilles: Il gouuerne en tout tou-
tes choses, & cecy, & cela, sans ia-
mais se reposer. Car l'ame veille &
lors qu'elle sert au corps elle n'est pas
à elle mesme, mais elle distribue quel-
que chose de soy à chaque partie du
corps. C'est à sçavoir aux sens de
loüie, de la veüe, & de l'attonche-
ment, au marcher, à l'action, & elle
est toute la connoissance du corps, mais
elle n'est pas la connoissance de soy-
mesme.

Lib. de
Infom.

mesme. Or quand le corps se repose,
l'ame seremuë, & s'insinuant dans
les parties du corps regit sa propre
maison. Et quand ce grand genie
s'efforce de nous decouvrir quelle
est cette chaleur qu'il appelle im-
mortelle, il nous décrit ainsi vn
feu spirituel. Lors donc que toutes
choses estoient troublées, la plus gran-
de partie de cette chaleur immortelle
s'est placée à la tres-haute circonfe-
rence, & me semble que cela les an-
ciens l'ont appellé athera. Cette ma-
niere de parler ne sent-elle pas la
Genese; & peut-on s'élever plus
haut par la lumiere naturelle? n'est-
ce pas bien décrire le Chaos d'où
Dieu fist sortir la lumiere, que de
dire qu'alors toutes choses estoient
troublées? & n'est-ce pas placer la
chaleur immortelle où Moÿse nous
dit qu'estoit l'esprit de Dieu, de luy
faire occuper la tres haute circon-
ference: puisque l'esprit de Dieu
estoit espandu par dessus les eaux, &
& que les eaux estoient dessus le

Lib. de
carnib.

Gene.

1. 2.

firma

Genes.
2. 7.Lib. de
corde.

firmament. Il ne manque à cela, faisant sortir l'ame immortelle de cette chaleur ætherée, que de dire comme Moyse, qu'elle est l'esprit de vie que Dieu a inspiré à la face de l'homme. Car il a pris si haut la source de l'ame immortelle, qu'il est bien facile à conclurre, que cette ame de l'homme tire du Ciel son origine. Mais quand il cherche le lieu qui tient cette chaleur attachée à nostre corps, il propose vn milieu qui est vne ame vniuerselle (que nous appellons *les esprits*) qui ressemble à l'ame immortelle en ce qu'elle est imperceptible & qu'elle ne se corrompt pas, & qui ressemble au corps en ce qu'elle est mortelle & qu'elle est du feu & de l'eau (connoissant qu'il faut qu'un milieu participe des deux extremes.) *Car (dit-il) elle ne se nourrit pas du boire & du manger qui vient du bas ventre, mais de la quintessence pure & lumineuse qui est faite de la depuration du sang. Où l'on doit*

doit remarquer que le mot de nourrir signifie entretenir, ou conserver (comme lors qu'il dit que la chaleur se nourrit dans le corps par un froid modéré.) Et quant a cette quintessence qui entretient l'ame ^{Lib. de carnib. &} dans nostre corps, & qu'il appelle ^{Lib. de nat. pueri.} une autre ame, & nous un instrument. d'où l'ame se sert pour agir, il la décrit en cette sorte. *Dans l'homme rampe une ame qui a la temperature du feu & de l'eau, & est une partie du corps humain, & un peu apres, & cette ame de l'homme rempe dans tout animal qui respire, & veritablement dans tout homme & jeune & vieil, mais s'augmente en tous differemment. L'on n'auroit pas compris comment cette ame rampe & d'où elle procede, s'il ne s'en expliquoit ainsi parlant des veines & des arteres. Sont les sources de la nature humaine, & de là des fleuves par tout le corps arrousent tout ce que l'ame habite, & ces fleuves portent la vie à l'homme, & quand* ^{Lib. r. de dia. 1.} ^{ibidem.} ^{Lib. de corde.} ^{ils}

Lib. 1. de
diata.

ils sont dessechez, l'homme meurt.
C'est ce qui luy fait dire aussi que
les corps qui peuvent nourrir plusieurs
ames sont les plus forts, les ames s'en
allans ils sont plus foibles. Tout cela
pourroit faire croire que le sang
est cette ame qui est portée par tout
le corps, s'il ne l'éclaircissoit ainsi.

Lib. de
carnib.

Il y a beaucoup de chaleur dans les
veines & dans le cœur, & le cœur
contient l'esprit, parce qu'il est la
plus chaude des parties de l'homme.
Or il est facile de comprendre que
l'esprit est la chaleur. Il faut pour
entendre cecy supposer ce qu'on
voit dans tous les escrits d'Hippo-
crate, sçavoir que sous le nom de
veine les arteres y sont comprises,
& que l'esprit du cœur est distribué
par l'artere, ainsi qu'il l'affirme en

Lib. de
carnib.

ces mots. *L'artere a plus de chaleur*
que la veine caue, & distribue l'esprit:
Mais il nous dit que cét esprit est
la chaleur, afin que nous croyons

Ibidem

que c'est de luy qu'il dit & *cette*
chaleur donne le mouvement à tout le
corps

corps & à toutes choses. Par où nous connoissons que c'est vne ame vniuerselle, qui dans le sang donne le mouuement; dans les os, dans les dents, dans les ongles, & dans les cheveux donne l'accroissement, qui est la vie vegetale. Et dans tout le reste du corps donne le mouuement, le sentiment, & la vertu de croistre, qui est ce qu'on appelle vie. C'est ce qu'il veut signifier quand il dit parlant des vaisseaux; que *ces fleuves portent la vie à l'homme*. Car ils portent le sang, & distribuent les esprits. Or cette chaleur naturelle qui est vne ame vniuerselle tantost nous l'appellons la chaleur implantée, tantost la chaleur influente, suiuant qu'elle est dans les parties fixes, ou qu'elle roule dans les veines: & nous sçauons qu'elle s'écoule du mâle & de la femelle, qu'elle se mesle & se confond pour faire l'ame du fœtus, & se fixe dans ses parties pour y planter le principe de vie. C'est
pourquoy

Lib. 1. de
diata.
Ibidem.

pourquoy Hippocrate dit, *si quel-
qu'un ne croit pas que l'ame se meste
à l'ame, il est fol.* Et passant plus
auant dit, *que d'une ame diuisée il
s'en fait plus & moins, de plus gran-
des & de plus petites.* Ce sentiment
est fort conforme à ce que nous
voyons dans l'Escripture Sainte,
quand Dieu commanda à Moïse
de deffendre à son peuple, qu'il ne
mangea pas le sang des animaux.

Leuit. 17.
14.

*Pource (dit-il) ay-je dit aux enfans
d'Israil vous ne mangerez le sang de
nulle chair : car l'ame de toute chair
est au sang.* Non pas que le sang soit
leur ame, mais les esprits contenus
dans le sang. Car le sang n'est pas
chaud de sa nature, ny aucune sorte
d'eau, mais il est eschauffé. Et n'est
humeur (i'enteus dire liquide) que
par la chaleur des esprits. Voicy
ce qu'en croit Hippocrate. Et la
manque que l'humidité est le chaud,
*si quelqu'un veut couper le corps d'un
homme en quelle partie que ce soit, il
en découlera du sang chaud, & pen-
dant*

dant qu'il sera chaud, il demeurera humide, mais apres qu'il serara froid par le froid qui est en dedans & celui qui est en dehors, il se fera une peau & une membrane. C'est donc cette chaleur des esprits, & qui le rend liquide, & qui le pousse par le corps: & l'on ne peut vuider le sang sans espuiser cette chaleur, ny l'on ne peut espuiser la chaleur, sans qu'on oste la vie, & qu'on détruise l'animal. Voilà la regle generale où l'on doit mesurer les frequentes saignées, & qui m'a donné lieu à rapporter tant de passages pour l'établir plus fortement, & pour montrer à ceux qui ne lisent pas Hippocrate, qu'il est plus éclairé que tous les autres Medecins, & que son sentiment merite bien d'estre suivi, puis qu'il a si bien connu l'homme. Mais il n'est point de verité à qui l'abus ne donne quelque atteinte, cette-cy n'en est pas exempte, l'on oppose pour la combattre qu'il faut vuider le mauvais sang qui est la cause

cause de la fièvre, & qu'il faut de cette façon esteindre le brasier qui s'allume dans les vaisseaux. Cela est bien pensé, mais il faut mieux l'exécuter : qu'appelle-t'on le mauvais sang, est-ce un sang corrompu ou un sang mélangé ? car si c'est un sang corrompu, il est tout corrompu, ou il ne l'est seulement qu'en partie ; s'il est tout corrompu, ce n'est donc plus du sang, & l'homme ne sauroit plus vivre ; s'il n'est corrompu qu'en partie, ce qui est corrompu se sépare du sang n'estant plus de même nature, & par la chaleur de la fièvre le sang pousse dehors cette matière corrompue, comme le vin se purifie par un bouillonnement commun à toutes les autres liqueurs qui ont reçu quelque mélange. Ainsi l'on ne doit pas espuier tout le sang des veines pour en tirer ce qui est corrompu, puisque en vidant le mauvais sang l'on vuide aussi le bon, & l'on épuise les esprits qui peuvent

uent separer ce qu'il y a de corrompu, & servir à faire du sang en place de cét excrement. Car il est assuré que voidant les veines de sang, elles attirent tout pour remplacer ce que l'on vuide, & que les parties naturelles où le sang se doit faire (manquans d'aliment & d'esprits par lesquels elles se nourrissent, & par lesquels elles cuisent le sang) attirent mille cruditez d'où elle font vn sang si crud, & meulé de tant d'eau, qu'il s'en fait des hydropisies, que les jambes en enflent aux malades, & qu'ils ont des grandes sueurs. Et quoy qu'en cét estat le sang paroisse plus vermeil, il n'en est pas meilleur, mais il en est plus détrempé, & ce qu'il a d'impur est si bien meulé dans la masse, qu'il semble que tout est de sang. Cela se voit par trois experiences qui se font en tirant du sang. L'une est que le tirant dans l'eau il paroist de belle couleur, parce qu'il est bien détrempé, & que lors qu'il

qu'il sera froidit, ce qui n'a pas de fibre n'aura pas changé de couleur. L'autre est que si le sang ne rejail-
lit pas fortement, mais qu'il ruif-
selle sur le bras, & ne tombe que
goute à goutte, il paroîtra fort beau
dans la palette, mesme estant rafroi-
dy: Parce que tombant lentement
les esprits s'éuaporent, & le sang
se gele si tost, que le pur & l'impur
estans confondus dans la masse de-
meurent meflangez & ne peuvent
se separer, ce qui fait que ce sang
paroist tout de belle couleur; parce
qu'un peu d'impureté également
meulée demeure imperceptible, qui
seroit beaucoup connoissable, si
elle estoit separée du sang, & si
elle nageoit dessus. Mais cela pa-
roist mieux par la troisième expe-
rience, qui est qu'une goutte de sang
estant tombée sur le bord du plat,
paroist de fort belle couleur, quoy
que ce qui est dans le plat semble
du sang pourry: parce que les es-
prits d'une seule goutte de sang sont
aussi

aussi-tost euapótez , & que le froid
exterieur, tant de l'air que du plat,
a déjà congelé toute cette goutte de
sang , que le sang qui est dans le
plat est encore bouillant de la cha-
leur de ses esprits , qui travaillans
à separer l'impur comme par vn
bouillonnement , en esleuent vne
partie qui paroít sur le sang , &
font tomber au fond ce qu'il y a de
plus grossier. Ceux qui verront le
sang qui n'a coulé que goutte à gou-
te diront-ils c'est du mauuais sang?
ou ceux qui verront cette goutte
dessus le bord du plat apres qu'on a
vuidé la masse , connoítront-ils si
c'est du mauuais sang? mais bien
plus , si l'on leur apporte le sang
d'une personne saine, qui soit cou-
uert d'une pellicule liuide & de
couleur de pus , diront-ils que ce
soit le sang d'une personne saine?
au contraire ils diront voilà du
sang qui est gasté , & s'il falloit en-
suiure leur aduis, on en espuiseroit
les veines. Car l'on voit des per-
sonnes

sonnes saines d'une santé entière de qui le sang ne paroist point vermeil lors qu'il est rafroidy, quoy qu'on en tire plusieurs fois. Il faudroit donc leur tirer tout le sang puis qu'il est tout comme cela (s'il est vray qu'il soit corrompu, & qu'il faille tirer tout le sang qui est corrompu.) Ne voit-on pas par là que sous le nom de mauvais sang l'on veut autoriser la frequente saignée ? & que ny le sang n'est mauvais pour paroistre au dessus liuide, ou d'une autre couleur que le rouge de vermillon, ny bon parce qu'il paroist rouge : mais qu'il est ou bon ou mauvais par vne autre raison d'où ie parleray en son lieu. Et ne connoit-on pas que ce sang là n'est pas mauvais, puis qu'il conserue la santé, & qu'il suffit à tout ? ne sçait-on pas que le sang corrompu fait aussi-tost des maladies, & que la chaleur le separe ? le pourpre, les charbons, les bubons, & tous les abscez qui naissent de la peste

peste font-ils pas voir que le sang corrompu est expulsé par la nature? & l'on sçait par experience qu'il en faut peu tirer dans les maladies pestilentielle; pourquoy donc saigner tant de fois? mais l'on répond qu'il n'est pas corrompu de la dernière corruption, qu'il n'est seulement qu'alteré? cela ne conclut pas qu'il le faille tirer. Car s'il est alteré par la chaleur & par la secheresse, il est changé en bile (j'entends la jaune ou la noire,) & s'il est alteré par le froid & l'humidité, il degene en pituite: c'est la doctrine d'Hippocrate. Or pour se-
 Lib. de
 affe.
 parer ces humeurs il ne faut pas saigner. Et s'il est alteré par vne corruption qui separe les parties dissemblables, l'alteration le purifie, comme dans la rougeole, & dans la petite verole, & la saignée en empesche l'effect. L'on voit donc que c'est vn abus d'appeller ce sang corrompu, & encore vn plus grand abus d'en tirer tant de

fois sous vne si foible raison. Mais si le mauuais sang est vn sang mélangé d'humeurs, pourquoy n'oster pas ce meflange par les medicamens qui purgent les humeurs? pourquoy n'attendre pas que la nature les separe quand elle trauaille à les cuire? & pourquoy saigner tous les iours tant qu'il y a de la chaleur? Je sçay bien qu'on me répondra que c'est pour rafraichir: mais il ne faut pas rafraichir jusqu'à esteindre la chaleur, ny rafraichir en vuidant les esprits l'ors qu'on a besoin de chaleur pour cuire les humeurs, & pour les separer par vn bouillonnement (que nous appellons vne crise.) Ce n'est pas l'intention que doit auoir le Medecin, il doit prendre garde de nuire, & sçauoir ayder la nature: Je m'en uay demonstrier comment.

Si l'on confideroit ce que nous enseigne Hippocrate, l'on ne feroit pas tant de saignées mal à propos, les corps seroient plus conseruez,
l'on

l'on connoistroit mieux la nature,
l'on verroit arriuer les crises, &
l'on les prediroit par la methode
qu'il nous a laissée. Mais l'on ne
considere plus que le nom d'Hip-
pocrate, sa doctrine paroist ridée
sous vn discours si rude & sicon-
cis, elle n'a pas le visage à la mode,
elle n'aggrée pas ! c'est assez qu'on
ait du respect pour le nom de l'Au-
teur sans en considerer l'ouurage.
En effet le temps est changé, l'on
ne mesure plus par l'arcturus & les
plajades les quatre saisons de l'an-
née, l'on les mesure par des mois,
& le chaud & le froid en font toute
la difference. L'on ne vit plus
comme les autres fois, que sçait-on
aujourd'huy ce que les Medecins
anciens appelloient en leur temps
viande, ptisane, humet, & suc ? ce
n'est pas ce d'où nous vsons, aussi
ne sçait-on plus en quoy il y a de
la peine de supporter ces alimens:
on a d'autres moyens de viure, on a
d'autres loix pour guarir, d'où l'on

se sert sous le nom d'Hippocrate, mais non pas selon sa methode; enfin nous sommes d'autres hommes. Voilà comment l'on establit l'abus & la Medecine à la mode ! mais le Soleil & les autres planettes ont-ils changé leur mouvement ? les cieux ont-ils changé de place ? les elemens sont-ils pourris , & la terre qui nous nourrit a-t'elle changé de nature ? d'où vient donc tant de mauvais sang ? est-ce que nous mangeons de plus mauvais alimens qu'autre fois ? au contraire ; jamais on n'en a mangé de si bons ! est-ce que nous auons plus de ragouts que les anciens ? non , car anciennement l'on en faisoit de plus mauvais, & plus que nous n'en faisons pas : est-ce qu'ils ne se saouloient pas , comme on fait aujourd'huy ? encore plus : pourquoy donc en ce temps les Medecins changent-ils leur methode ; est-ce qu'ayant changé d'habit , l'on a changé de corps & de nature ? tout cela demontre l'abus.

l'abus. Et ce que nous voyons toutes les mesmes maladies, & les mesmes euenemens : ce que les Medecins du depuis le temps d'Hippocrate se sont seruis de sa methode, ont reconnu les mesmes mouuemens, & ont veu arriuer les crises; n'est-ce pas vne bonne preuve de la doctrine d'Hippocrate, & de l'abus qu'on introduit? peut-on mieux soutenir vne verité reconnüe, que par l'autorité, par la raison, & par l'experience? & peut-on mieux faire voir vn abus qu'on a démontré par raison, que par l'euenement qu'on a predit auparavant? l'on trouue tout cela dans la doctrine d'Hippocrate contre l'abus de la saignée; en voicy le passage qui seruira de regle à tout ce que i'en ay a dire. *Vous saignerez dans les affections aiguës, si la maladie paroist vehemente, & si ceux qui en sont detenus sont dans la vigueur de l'âge, & s'ils ont de la force. Si donc c'est vne squinance,*

Lib. de
dixta
acut.

ou quelque sorte de pleuresie, purgez
aussi par les crachats. Mais s'ils
paroissent plus foibles, & si vous
auez tiré beaucoup de sang, il se faut
servir de clysteres tous les trois iours,
iusqu'à ce que le malade soit en seu-
reré, & qu'il ait besoin de la faim.
Les Hypochondres enflammées, les
tentions du diaphragme qui ne sont
point causées par l'oppression de la
respiration : ou la difficulté de respi-
rer assidue, qui oblige de se tenir
droit, & qui ne fait point cracher,
sans que pourtant on ait du pus dans
la poitrine, mais qui suffoque par
une oppression de respiration : &
principalement les grandes douleurs
de foye, & les pesanteurs de la ratte:
& tant les autres inflammations que
les grandes douleurs qui se font au
dessus du diaphragme : & les colle-
ctions des maladies ne peuvent point
estre guaries si quelqu'un entreprend
premierement de purger. Mais la
saignée doit preceder en ces maladies.
Je ne changeray rien à l'ordre de
ce

ce passage pour suivre mon dessein, comme j'ay déjà commencé. Il se trouue fort à propos, que le commencement propose ce qu'il faut observer pour ne pas nuire à la nature, & que la suite enseigne au Medecin de qu'elle façon il doit ayder la nature par l'usage de la saignée. Il ne me reste seulement que de le rendre clair, afin qu'un chacun le comprenne, & qu'on puisse éviter l'abus de la saignée, qui fait tant de mal en ce temps.

Je croy que c'est vne bonne methode de mesurer la grandeur du remede à celle de la maladie, la raison qui mesure tout, trouue cette mesure iuste, Hippocrate l'a pratiquée & en a fait vn aphorisme apres en auoir veu l'usage. Mais comme il est trop general, il l'a rendu particulier sur le propos de la saignée en nous disant *vous saignez dans les affections aiguës.* Car puisque la saignée est vn grand re-

Aph. 6.
sect. 1.

G s mede,

Lib. de
diata
acut.

mede, elle ne conuient bien qu'aux grandes maladies, qui sont des affections aiguës: & ce n'est pas en vser sagement, de s'en seruir à tous momens, & pour des petits maux. Je ne m'arreste pas à rapporter la difference entre affection & maladie: Je ne fais pas vne leçon mais vn simple auertissement. Il suffit de faire sçauoir qu'on les appelle aiguës, quand l'on connoist dans leur mouuement la promptitude & la violence; & si l'on en veut davantage, voicy ce qu'en dit Hippocrate. *Je loüerois fort le Medecin qui dans les maladies aiguës, qui tuent la plusspart des hommes, excellerait par dessus les autres. Or voicy les maladies que les anciens appelloient aiguës, la pleuresie, la peripneumonie, la phrenesie, la lethargie, la fièvre ardente, & les autres maladies qu'elles comprennent, entre lesquelles les fièvres qui sont entierement continuës tuent. Par lesquelles il comprend les meladies de la teste, celles*

celles de la poitrine, celles des Hypochondres, & les maladies des veines, comme ie feray voir à la suite de ce discours. Il commande donc de saigner, si les parties principales sont attaquées de maladie; & si la maladie est prompte & vehemente, qui est ce qu'on appelle aiguë, à cause du danger de mort: car elles tuent la pluspart des hommes. D'où ie conclus pour sa methode, contre ses ennemis, qu'il n'abhorre pas la saignée; puisque suiuant cette maxime, l'on peut déjà saigner pour tous les accidens mortels qui suruiennent aux maladies, tels que sont les grandes douleurs & les inflammations: mais qu'il mefnage mieux le sang & la vie des hommes, qu'on ne fait en ce temps, & qu'il faut suiuant sa methode ne saigner qu'au besoin, pour ne pas nuire à la nature, & que le besoin se mesure par la grandeur de la maladie.

Il est si vray que pour tirer du
G 6 sang

sang il en faut vne grande cause, dans le sentiment d'Hippocrate, qu'apres auoir commandé de saigner dans les affections aiguës (qui sont apparemment l'inflammation & la douleur.) Il donne encore des conditions que l'on doit obseruer, & sans lesquelles on pourroit nuire : d'où la premiere est celle-cy. *Si la maladie paroist forte.* Car ce n'est pas assez d'auoir vne affection aiguë, il faut encore qu'elle soit jointe à vne forte maladie, & pour vne grande douleur, ou vne inflammation l'on ne doit pas tirer du sang, sans regarder (comme veut Hippocrate) *si la maladie paroist forte, & si ceux qui en sont detenus sont dans la vigueur de l'âge, & s'ils ont de la force.* Parce qu'autrement il est plus à propos de s'abstenir de la saignée, suiuant ce sentiment, & les raisons que j'en vay rapporter. Dans la doctrine d'Hippocrate l'on appelle maladies *fortes, grandes, vehementes*, aiguës les maladies des parties

Lib. de
nat. hum.

parties que nous appellons nobles,
 & qu'Hippocrate appelle fortes,
 ainsi qu'il appert par ces termes.
Or les maladies des parties tres for-
tes sont tres aiguës: car si les mala-
dies s'arrestent là d'où elles prennent
naissance, vne partie forte estant af-
fectée, il faut que tout le corps soit
malade. D'où il est aisé à conclurre,
 qu'il faut faire saigner pour ces
 grands accidens auxquels tout le
 corps compatit, & non pas pour
 des petits maux, ny pour ceux
 d'une partie simple, où il ny a pas
 du danger comme dans les parties
 nobles, & par cette raison l'expe-
 rience nous fait voir qu'on peut
 guarir l'erysipele sans y employer
 la saignée; quoy qu'elle soit vne
 espece d'inflammation, d'où le
 mouvement est fort viste & la cha-
 leur fort vehemente: & chacun
 sçait que Galien qui s'estoit beau-
 coup relasché dans l'usage de la
 saignée, n'en vsoit pas pour vne
 erysipele. Mais quand l'erysipele
 est

Lib. 14.
meth.

est dans vne partie noble , alors estant conjointe à vne grande maladie, elle demande la saignée : parce que les maladies qui naissent d'une des parties nobles du corps sont grandes , & se communiquent à toutes les autres parties : de mesme on ne saignera pas pour vne douleur de colique , & l'on n'y trouuera pas du soulagement, si ce n'est que les parties nobles compatissent à la douleur : tant il est vray que ces grands accidens ne demandent pas la saignée , sinon parce qu'ils sont conjoints à vne grande maladie , ou que le corps est plethorique , comme il arriue aux jeunes gens, qui ont beaucoup de sang & beaucoup de chaleur.

Vn des plus grands sujets qui donne liberté à se feruir de la saignée , c'est la jeunesse des malades , d'où vient qu'Hippocrate remarque, *s'ils sont dans la vigueur de l'âge*. Parce qu'ils ont les affections plus fortes , qu'ils ont plus de
de

de sang que les autres, qu'ils ont plus de chaleur, & qu'ils en sont beaucoup plus forts. C'est ce qu'Hippocrate nous dit des maladies de la poitrine, qui sont les plus aiguës & les plus dangereuses de toutes les maladies. *D'autant* Lib. 3. de morb.
 (dit-il) *qu'au jeune les affections sont plus vehementes, & qu'il ne crache pas assez, les fièvres sont plus aiguës & plus frequentes, & les douleurs arriuent plus aiguës, tant de la partie qui souffre que du reste du corps: parce que les veines sont tendues & pleines de sang.* C'est pourquoy les hæmorrhagies sont si frequentes aux jeunes gens, & c'est aussi par cette raison que les femmes, qui ont naturellement du sang superflus, ont tant de grandes maladies lors qu'elles ne sont pas réglées, si l'on ne leur tire du sang. Mais parce que toutes les jeunes gens n'ont pas cette vigueur de l'âge, ny même du sang superflus, Hippocrate veut qu'on observe dans
 les

les rencontres perilleuses, si les jeunes personnes ont la vigueur de l'âge, & si elles sont fort sanguines.

Nous en voyons vn bel exemple pour les femmes qui sont dans les douleurs de l'enfantement, desquelles l'on est assuré qu'elles ont du sang superflus; puisque dans leur accouchement, & quelque temps apres, elles en doiuent beaucoup perdre: & neantmoins Hippocrate commande que pour leur faire vne saignée, on voye si elles sont sanguines, encore mesme qu'elles soient jeunes, & qu'il ait

Lib. de
nat. mul.

dit ailleurs, que *les jeunes pour la pluspart sont plus humides que les autres, & ont beaucoup de sang;* & veut aussi que quoy qu'elles soient jeunes, on considere encore si elles ont cette vigueur de l'âge. Il s'en

Lib. 1. de
morb.
mulic.

explique de la sorte, *si la femme grosse est detenuë long temps & ne peut pas enfanter, mais souffre plusieurs jours les douleurs, qu'elle soit jeune, & dans la vigueur, & qu'elle ait*

ait beaucoup de sang, il faut luy ouvrir la veine au pied, & tirer du sang considerant les forces. Nous rencontrons dans ce passage toutes les conditions qu'Hippocrate veut qu'on observe pour faire vne saignée à propos. Il y a grande maladie, parce que tout le corps qui compatit à la matiere, souffre dans vn enfantement qui est long & penible: les affections en sont aiguës, qui sont des douleurs vehementes: la personne malade est jeune, & dans la vigueur de son âge: & l'on ne luy tire du sang qu'à la mesure de ses forces. Par là l'on peut connoistre que la pratique d'Hippocrate s'ajuste bien avecque ses preceptes, & ie pourrois rapporter en ce lieu plusieurs autres passages, où l'on rencontreroit vne mesme conformité, si celuy-cy ne suffisoit, pour conclurre avecque Hippocrate, qu'il faut que le malade soit dans la vigueur de sa jeunesse, pour le saigner sans nuire à la nature: &

Aph. 14.
sect. 1.

Lib. I. de
diata.

& la raison en est, parce qu'estant enfant, il a besoin de sang pour son accroissement, & que pour conseruer ses forces il a besoin de ses esprits, alors qu'il est âgé, & qu'il tombe dans la vieillesse. *Car les vieillards sont froids & humides, parce que le feu s'en est allé, & l'eau est venue.* C'est à dire ce feu, ou cette chaleur naturelle qui consiste dans les esprits, & qui fait la force de l'homme à laquelle on doit regarder.

Puis qu'Hippocrate nous assure, que les corps qui peuuent nourrir plusieurs ames sont les plus forts, & qu'ils sont affoiblis lors que ces ames se separent, & qu'il nous dit que les vieillards sont foibles parce que le feu se retire: Il ne faut pas douter, que ce qu'il appelle force ne soit la chaleur naturelle, qui coulant dans le sang est appelée esprits, & qu'il appelle aussi des ames, comme ie l'ay fait voir. C'est pourquoy connoissant
que

que ces esprits sont épuisez à me-
me proportion que l'on fait escou-
ler du sang, il veut mesurer la sai-
gnée à la quantité des esprits, qui
sont dedans le sang, mesme lors
que le sang abonde, comme quand
il est retenu aux femmes dereglées:

ce qu'il nous escrit en ces termes.

Ce qui est selon la nature cessant, il Lib. de
faut tirer du sang des bras, de tous sterilib.

deux, si la personne est forte, & si
elle est plus foible de l'un des deux;
où il suffit. Cela fait qu'il permet

de saigner vn hydropique *s'il est* Lib. de
dans la vigueur de l'âge, & s'il a diata
de la force. Et que considerant l'ha-
bitude du corps, la saison, l'âge,

la couleur, par lesquels l'on con-
noit l'abondance de la chaleur, si

la douleur est vehemente il permet
de saigner dans la pleuresie, iusqu'à

defaillance; non pas en plusieurs Lib. de
fois, mais par vne seule saignée, diata
acut.

ce qui est bien moins dangereux:
d'autant que cette defaillance qui
suit vn nombre de saignées, se

fait

fait par vn épuisement qui est toujours la cause de la mort , ainsi que l'entend Hippocrate lors qu'il dit que ces fleuves qui portent la vie de l'homme *estans dessechez l'homme meurt*, & que celle qui suit vne grande saignée , estant l'effect du transport des esprits , & non pas de l'épuisement , laisse reuenir le malade , quand le sang estant arresté il s'en fait vn reflux au cœur , qui reestablit son mouuement, & redonne la vie à l'homme , que son esloignement auoit mise en suspend. Ce sentiment est aussi d'Hippocrate, qui donnant la raison d'une

Lib. I. de
morb.

frequente defaillance , dit ils tombent en defaillance par vn transport du sang qui se fait tout à coup : & nous fait en cela connoistre que ce genre de defaillance n'est pas toujours mortel , puis qu'il passe & qu'il reuiet, en sorte que souuent les malades en sont atteints. Par là ces grands Seigneurs qui s'autorisent d'Hippocrate en multipliant
la

la saignée, ne trouuent pas où s'appuyer, puis qu'il saignoit iusqu'à la defaillance qui se fait par vn transport, & non pas par épuisement, & qu'il ne pratiquoit cette maniere de saigner que dans la seule pleuresie, où elle n'est pas dangereuse: parce que tout le sang accourant à l'inflammation qui est faite dans la poitrine, reuiert par là facilement au cœur, quoy qu'il en ait esté distrait, & qu'il ne s'en seruoit dans aucune autre maladie, parce qu'il a connu que l'extraction ^{Sent. 3 60.} du sang qui se fait tout à coup est nuisible ^{coac.} à la nature: D'où vient qu'il ^{Aph. 5 1.} établit pour vne maxime assésurée, ^{scilicet. 2.} que de vider beaucoup & tout à coup c'est vne chose dangereuse, d'autant que le beaucoup est ennemy de la nature. Il faut donc regarder aux forces de peur de nuire à la nature, & principalement quand elles sont fort mediocres. Car alors l'on connoit vn grand épuisement d'une bien petite saignée, & l'on se trouue

Lib. 1.
prædict.Lib. de
diæta
acut.

trouue bien surpris de voir tomber dans vn abbatement extreme, pour auoir tiré peu de sang , après auoir fait saigner largement dans de semblables maladies , sans en auoir connu aucun mauuais effect. Mais à ce qu'en dit Hippocrate. *L'on cessera de s'étonner & de craindre, quand l'on sçaura que les ames & les corps sont beaucoup differents entre les hommes & ont plus de vertu.* C'est ce qu'il faut bien reconnoistre pour saigner à propos , & ne pas toujours esperer que la force de la nature couure vne mauuaise saignée. Mais regardant l'habitude du corps , l'âge & la couleur qui font ces grandes differences, ainsi que l'observe Hippocrate, se déterminer à saigner.

Si la force est vne chaleur, la foiblesse est vn froid qui en est vne priuation, & les corps restent affoiblis lors que cette chaleur se pert, ou petit à petit comme dans les vieillards , ou tout à coup comme

comme aux accablemens qui se font par des humeurs froides. C'est par cette raison qu'Hippocrate veut qu'on regarde à la foiblesse des malades, pour en considerer le deffaut de chaleur qui defend de tirer du sang. D'autant que la chaleur estant la mesure de la saignée, le froid qui en est vn deffaut est la deffense de saigner. Hippocrate l'entend ainsi quand il nous dit, *qu'il est mal de saigner dans le grand froid qui est suivy d'un assoupissement profond,* & quand il adiouste de plus qu'à ces malades assoupis apres vn rafroidissement, encore qu'ils ne soient pas sans fièvre, la saignée leur nuit, & semblans estre mieux ils meurent. D'où nous pouuons dire qu'ils meurent parce que la saignée nuit, & qu'elle nuit en espuisant la chaleur, qui pourroit surmonter cette humeur d'où est fait l'assoupissement. Mais ce n'est pas assez, encore qu'Hippocrate l'ait dit, & qu'on en voye l'experience;

Sent. 343.
coac.

Sent. 491.
coac.

rience ; Il faut raisonner pour convaincre ou satisfaire ces esprits, qui dans vn sentiment contraire disent qu'après auoir saigné le malade reuiet à soy , & qu'Hippocrate le confesse lors qu'il dit *semblans estre mieux* : & que par conséquent c'est par l'effect de la saignée que le malade est reuenue, mais qu'il meurt par l'effort & la vehemence du mal. A cela ie répons qu'Hippocrate scauoit que les malades en reuiennent , & qu'aussi quelquefois semblans d'en estre reuenus ils meurent , comme il le reconnoit icy , & que si ce retour estoit l'effect de la saignée, il auroit dit qu'ils reuiennent par là, & n'auroit pas accusé la saignée de leur faire du mal , ny il n'auroit pas dit qu'ils semblent d'estre reuenus, notamment si ce faux retour estoit absolument tout ce qu'on en peut espérer. Il faut donc qu'il ait veu qu'ils reuiennent sans la saignée, & qu'ils peuuent guarir si l'on s'abstient

s'abstient de les saigner. D'où ie ne doute point, puisque ie l'ay veu plusieurs fois, & que chacun en peut dire de mesme. Mais s'il en faut venir à raisonner sur la saignée; peut-elle vuidier cette humeur qui cause l'assoupissement, où peut-elle augmenter la chaleur qui le doit combattre, elle qui vuide les esprits? le sang qui reste dans les veines s'échauffe-t'il de l'air qu'on y a fait entrer; & le phlegme qui le surmonte ne devient-il pas plus espois quand il a senty l'air? à quoy donc peut-elle seruir sinon à cantonner les humeurs de la maladie, qui se rafroidissans s'unissent, & sont par l'vnion plus fortes qu'elles n'étoient auparauant. D'où vient qu'alors qu'on croit d'auoir échappé le malade, l'humeur reuenant à la charge éteint ce qu'il a de chaleur, & ce qui luy reste de vie. Cela fait voir que c'est vn double mal de faire faire vne saignée dans ce froid assoupissement, apres auoir donné

H vn

vn médicament purgatif; puisque
c'est introduire dans le corps du
malade vn nouuel ennemy, qui se
joint à l'humeur d'où est faite la
maladie, & vider la chaleur qui les
peut combattre tous deux: car il ne
faut pas esperer aucune purgation
que par l'ayde de la chaleur, qu'on
affoiblit par la saignée. C'est le sen-
timent d'Hippocrate, qu'il nous
donne en ces mots dans vne sem-
blable rencontre. *Et si le sang &
tout le corps surmonte en sorte que le
malade soit eschauffé, il guarit: mais
si le phlegme surmonte, le sang est
rafroidy & espoussy davantage: & si
deuenant plus froid & plus espoussy,
il s'espoussit entierement, l'homme se
rafroidit en dedans, & meurt.* Et
pour cela il ne faut pas saigner, de
peur que le reste du sang ne soit
surmonté de la pituite. Pourtant
l'on fait tout le contraire, & la mo-
de est la loy qui en autorise l'abus.
Il faut donc s'en tenir à la metho-
de d'Hippocrate qui deffend de
saigner

saigner les foibles, & dire que les
rafroidis sont compris sous ce nom,
tels que sont les vieillards, & ceux
que le froid assoupit ou fait tomber
d'apoplexie, qui est vn autre mal
que l'assoupissement du froid: puis-
que l'apoplexie n'est que la priua-
tion du sentiment, du mouuement,
& des autres fonctions de l'ame,
hors seulement de la respiration
qui n'est pas toute supprimée, &
que dans l'assoupissement l'on sent,
l'on entend, l'on raisonne, & pressé
l'on se meut, l'on ouure les yeux,
l'on s'éueille, l'on connoist, l'on se
ressouuient, l'on parle; mais tout ce-
la se fait avec vn tel abbatement,
qu'on s'assoupit en le faisant. Que
si l'on peut saigner sans nuire dans
quelqu'vne des maladies que le
vulgaire appelle apoplexie, il faut
que ce soit ces malades qu'Hippo-
crate appelle *aphonous*, qui se por-
tans bien, tout à coup & sans vne
cause apparente perdent la voix,
ont le visage rouge, les yeux fixes,

Lib. de
diata
acut.

H 2 les

les bras tendus, les mains & les extremitez retirées & froides, & à qui l'on voit battre les arteres des temples : parce que cette maladie étant faite de trop de sang, l'on ne la peut guarir que par la saignée qu'Hippocrate veut que l'on fasse considérant l'habitude & l'âge : & ce froid des extremitez est vn effect du mal, mais n'en est pas la cause, & ne vient pas du deffaut des esprits, mais du deffaut de mouvement par vne interception des veines, ainsi que le dit Hippocrate. Il ne reste donc rien qui puisse authentifier de saigner les malades foibles.

Il semble que c'est bien assez d'auoir beaucoup tiré de sang quand la maladie cōmence, & que le corps est fort & plein, mais que dans le progrès lors que la nature travaille, il est fort à propos que le Medecin se contente de vider par des lauemens, jusques que le malade soit en seureté par vne crise ; ainsi que le veut Hippocrate. Je ne vois rien qui

Lib. de
dixta
acut.

qui soit plus raisonnable dans la conduite d'un malade ; puis qu'il est assuré que la nature le guarit, & que le Medecin donne secours à la nature, lors que dans le commencement il vuide ce qui surabonde. Aussi les Medecins ont toujours suivi ce precepte, qu'Hippocrate ^{Aph. 29. sect. 2.} leur a donné ainsi. *Quand les maladies commencent, s'il paroist qu'il fait mouvoir quelque chose meus les* mais quand elles sont en vigueur, il est meilleur de demeurer en repos. Et depuis qu'il est fait, il ne s'en est trouvé aucun qui ait osé le contredire, tant on l'a connu raisonnable. Il a toujours passé pour une methode assurée, & son Auteur en fait l'application, en donne la raison, & nous en fait voir la pratique en plusieurs endroits de ses ceuvres. Voicy l'application qu'il en a fait pour la saignée, pour les medicamens, & pour tout ce qui peut apporter quelque changemēt, ^{Lib. de dieta acut.} *Il n'est pas convenable hors du temps,*

H 3 ny

ny de faire de grandes vuidanges des vaisseaux, ny dans la vigueur des maladies & lors qu'elles sont dans l'inflammation, de donner à prendre, ny il ne convient pas dans toute cette affaire de rien changer ny d'un costé ny d'autre. Par laquelle nous decouvrons qu'il y a vn temps de mouvoir, & vn temps qu'il faut s'arrester; comme ie l'ay fait voir au discours du vomissement. Car s'il faut s'arrester lors que la nature travaille, & que ce soit les iours impairs, ainsi qu'Hippocrate le prouue: il faut cesser aux iours impairs, & c'est ce qu'il entend quand il defend de saigner hors du temps. Mais parce qu'il poursuit *ny dans la vigueur des maladies ny quand elles sont dans l'inflammation*, l'on connoist manifestement que ce temps deffendu n'est pas toujours celuy qui est fort proche de la crise, puisqu'outré la vigueur il reconnoist vn autre temps, qui est celuy des iours impairs, auxquels la nature se

se meut & découure son intention: pourquoy les Medecins les appellent des iours indices. Il y a donc deux temps ausquels il n'est pas à propos de travailler avecque la nature, qui sont les iours impairs, & les iours de la crise: parce que les vns determinent, & les autres vuident l'humeur d'où est faite la maladie. Ces temps estoient les guides d'Hippocrate qui le menaient à la nature, & ces iours l'éclairoient pour luy faire connoistre l'euement des maladies, il sçauoit iustement tout ce qu'il deuoit faire dans la conduite d'un malade, & predisoit assurement ce qui en deuoit arriuer; cela le rendoit assuré, cecy luy donnoit de la gloire, & ces deux auantages qu'il auoit dessus les autres, luy faisoient obtenir la confiance des malades & l'estime de tout le peuple. Sa conduite estoit assurée, ses cures ressembloient à des miracles de nature, & par ses belles connoissances il imitoit si

H 4 bien

bien le mouvement de la nature,
qu'il sembloit d'en estre le maistre.
Sa bonne renommée, où les temps
n'ont pû faire bresche, nous en
porte le témoignage, & nous don-
ne le déplaisir d'avoir perdu ces
avantages pour avoir quitté sa me-
thode. En effect voit-on qu'au-
jourd'huy la methode soit assurée,
qu'on predise l'evenement, qu'on
se determine à propos, & qu'une
crise nous assure la cure d'une ma-
ladie ? au contraire ? l'on voit une
conduite chancelante, des mouve-
mens tous déreglez, des prognostics
sans fondement aussi bien que sans
verité, & tant de crises imparfaites,
que l'on auroit besoin pour assu-
rer un prognostic, de se servir des
termes ambigus d'où l'on com-
posoit les Oracles. Et tout cela ne
vient que de l'abus, qui deliurant
du soin d'observer le nombre des
iours, oste le moyen de connoistre
le mouvement de la nature. Car
lorsque

lorsque par vne saignée dans l'un des iours impairs l'on a détourné la nature, elle change son mouvement, & ce n'est plus la mesme suite, mais vn autre dessein qu'on ne reconnoist pas si tost : & si par vne autre saignée, vn iour de mouvement, elle est encore détournée: de ces deux desseins imparfaits il en naist vne confusion, qui retarde la maladie & qui trouble le Medecin. De façon qu'il ne connoist plus ny le dessein de la nature, ny les iours qu'elle doit agir, ny la crise qui se doit faire, & n'a pour le guider à paracheuer cette cure, que les accidens qui suruiennent; d'où vient que connoissant que la maladie s'augmente, & ne sçachant qu'en esperer, il reitere la saigné pour abbatre cette chaleur, qu'il croit mal à propos estre contraire à son malade, sans considerer qu'Hippocrate deffend au Medecin d'apporter aucun changement *lors que les maladies sont dans l'inflam-*

H 5 tion.

tion. Parce que c'est cette chaleur qui cuit, qui separe, & expulse, & qu'il ne se fait point de crise que par la chaleur de la fièvre, qu'on ne peut affoiblir sans retarder la guari-
 Aph. 30. son. D'où vient qu'Hippocrate
 sect. 1. nous dit, *ce qui se separe à propos & qui est separe, il ne le faut point re-
 muer ny rien inuanter de nouveau, soit par les purgations, soit par d'au-
 tres irritations, mais il faut tout laisser.* Parce que la nature agit, &
 Lib. 3. de voicy la raison qu'Hippocrate nous
 morb. en apporte. *Lors que les maladies sont dans l'impetuosité, il faut que le malade & le Medecin cessent les guarisons, de peur qu'il ne se fasse quelque mal.* Or le mal qui s'y pourroit faire, est ou l'effect de la saignée ou de la frequente saignée. Le mal que la saignée fait au temps de la crise, c'est qu'elle trouble la nature, qu'elle empesche son mou-
 uement, qu'elle remette dans le sang ce qui en estoit separe, & retient ce qui se voidoit; ainsi il n'y a point de

de crise; ou elle est imparfaite, ou la nature se repose en meditant vne rechente, ou le malade meurt, si le mal surpasse les forces affoiblies par la saignée. Voilà les maux que cause la saignée, mais la saignée souvent reiterée affoiblit en rafraichissant tantost les yeux, tantost les nerfs, tantost le foye, & tantost l'estomac, & tantost épuise le cœur, d'où le malade meurt dans le temps qu'on fait la saignée. Car le sang accourant à l'ouuerture de la veine, retire les esprits des yeux, d'où les humeurs sont espoissies, & ne pouuans plus retourner à leur premier estat, ou la veüe demeure foible, ou l'auueuglement suit. Car *les tenebres devant les yeux se font à cause du deffaut des esprits.* La substance des nerfs aussi, priuée des esprits se condense & s'vnit si fort, que les esprits n'y trouuant plus d'espace pour s'y insinuer, ils demeurent sans mouuement; & cela se fait aux enfans de qui les nerfs estans plus

Lib. de
diata
acut.

H 6 mols

Lib. de
diæta
acut.Lib. de
carnib.

mols s'affaissent plus facilement, & causent des paralyties, qui se font selon Hippocrate, *parce que les esprits ne pouuans pas passer, les parties seichent*. Le foy qui n'est qu'un sang figé s'endurcit par le froid de la priuation des esprits, & comprime si fort ses veines, qu'elles ne donnent plus la liberté du mouuement au suc d'où se forme le sang, & se remplissant d'eau font naistre des hydropisies ou quelque chose de semblable. L'estomac fait comme le foy, il se resserre & se condense par le deffaut de la chaleur, & estant ainsi condensé il ne peut receuoir autât d'esprits qu' auparauant : c'est pourquoy manquant de chaleur, il ne peut pas digerer l'aliment, & souffre des douleurs alors qu'il en est surchargé. Enfin le cœur se sentant irrité parce qui est d'impur meslé dans la masse du sang, rarefie si fort tout le sang qui est dans les veines, & le pousse si viuement, que le Medecin est

est trompé par l'apparence d'une plénitude, & le sang est poussé par l'ouverture de la veine, jusqu'à ce qu'il soit épuisé. Voilà ce qu'on voit arriver des fréquentes saignées quand la nature est irritée, & qu'elle entreprend une crise. C'est pourquoy Hippocrate veut que dans la fièvre ardente (quoy qu'on n'aye fait encore aucun remède) s'il paroist des signes de crise, on n'entreprene rien, mais qu'on s'en fie à la nature. Voicy comme il escrit. *S; Lib. 3. de morb.*
vous n'avez pas esté appelé dès le commencement, mais lors que les signes paroissent déjà à la langue, il en faut demeurer là jusqu'à ce que les crises soient passées. Et que les signes de la langue soient plus benins; Et ne donnez ny médicament, ny clystere pour purger jusqu'à ce que les crises soient passées. C'est une pratique bien iuste de deffendre pour lors jusqu'aux lauemens purgatifs, parce que la nature agit, qui n'a pas besoin de conseil, & qui sçait d'elle
mesme

Lib. de
dixta
acut.

mesme trouuer les voyes pour guairir le malade. Il faut donc l'imiter & s'arrester dans le temps de la crise, en se ressouuenant que *les fautes sont plus curables qui se font au commencement*, que celles qui se font dans la vigueur des maladies. C'est pourquoy il permet quand la maladie commence de tirer bien de sang: mais apres ces saignées il veut qu'on attende la crise, donnant des lauemens tous les trois iours si le ventre est serré, & si le malade a des forces (car autrement vn suppositoire suffit) hors dans le temps que la crise le tient, & *insques qu'il soit en seureté* par vne veritable crise, & qu'il doie souffrir la faim. Voilà ce qu'il faut obseruer pour ne pas nuire à la nature par l'usage de la saignée, & ce qui fait l'abus qui m'a donné sujet d'écrire. Je sçay bien que cela est contraire à l'opinion de quelques Medecins modernes: mais ie sçay bien aussi *In lege.* qu'il est escrit dans Hippocrate que

l'opinion

L'opinion principalement dans la
Medecine est un crime à ceux qui
s'en seruent, & un dommage à ceux
qui en ont besoin. C'est pourquoy
ie conseille aux jeunes Medecins
de mépriser ces nouveautez qui ne
sont pas inuentées selon l'art; d'au-
tant qu'Hippocrate nous dit que
celuy qui reiettant ce qu'il y a d'in-
uenté dans la Medecine, cherche une
autre voye & une autre methode; &
se vante d'auoir trouué quelque chose,
se trompe & trompe les autres. Et
de s'étudier à sçauoir les principes
qui nous ont esté reuelez par les
Auteurs de la Medecine. Car j'e-
stime avecque Hippocrate que la
plus grande partie de l'art est de pou-
uoir mediter sur ce qui est bien escrit,
& que qui le connoist & s'en serui-
ra, ne sera pas trompé dans la Me-
decine. Et par cette raison ie croy
qu'ils seront comaincus qu'il faut
estudier pour n'estre pas trompé,
& pour ne pas tromper les au-
tres.

Lib. de
prisc. me-
dic.

En

En ce tempe où l'on saigne tant & dans toutes les maladies, l'on ne manque iamais de recourir à la saignée pour ayder la nature & pour guarir les maladies, si bien qu'il n'est pas necessaire d'apporter des autoritez pour en persuader l'usage, & ie ne me sers plus de ce passage d'Hippocrate, que pour prouuer qu'il a mieux sçeu ce que peut la saignée, que les Medecins de ce temps, qu'il s'en seruoit mieux qu'eux & en vsoit plus à propos; & pour le faire voir. N'est-ce pas la chaleur d'entrailles qui est l'accident le plus ordinaire & le plus inseparable des fièvres? & n'est-ce pas par elle qu'il commence à donner les causes de tirer du sang? car c'est ce qu'il appelle *les hypochondres enflammées*. Cette tention du diaphragme & des parties adherantes, qui fait la respiration courte, n'est-elle pas presque aussi familiere, & ne fait-elle pas la cause de la phrenesie? si pour ces accidens

dens il a commandé de saigner, est-il de fièvre continuë où l'on ne doive user de la saignée ? soit pour l'ardeur des hypochondres , soit pour la respiration courte , soit même pour les resveries qui suivent ces chaleurs , & qui accompagnent les fièvres. On peut saigner par les mêmes raisons dans les fièvres intermittentes où ces chaleurs restent après l'accez , & le diaphragme tendu altere la respiration, puisque ces accidens se guérissent par la saignée. Il faut donc saigner dans les fièvres pour ces deux accidens par la methode d'Hippocrate, mais il y faut saigner encore, & pour les fièvres mêmes, & pour la cause qui les fait. C'est ce qu'il nous apprend, quand après avoir recherché les inflammations des parties qui causent les grands accidens, il y adiouste encore, & les autres inflammations, qui sont assurément les fièvres : & quand à tout cela il joint, les collections des maladies,

dies, qui sont les causes generales des fièvres continuës & des fièvres intermittentes, qui naissent des humeurs assemblées dans les vaisseaux. N'est-ce pas là tout ce qu'on peut pretendre pour faire saigner dans les fièvres, & tout ce que les Medecins auacent pour s'autoriser ? ont-ils d'autres raisons, ne saignent-ils pas pour la fièvre, ou pour ses accidens, ou pour la cause qui la fait ? & puisque la fièvre est la plus dangereuse & la plus ordinaire de toutes les maladies, ne doit-on pas estre content de la methode d'Hippocrate, qui estend si bien la saignée dans la cure des fièvres, qui sont inseparables des maladies aiguës ? peut-on accuser Hippocrate d'avoir manqué d'ordonner la saignée dans les neccésitez, où elle est l'unique remede ; & ne seroit-ce pas assez s'il en estoit demeuré là. Mais passant plus auant, l'on ne peut pas saigner aux maladies d'inanition, & pour celles de repletion se pouvoit-il

uoit-il mieux expliquer, ny estendre plus la saignée, que de la conseiller pour les amas d'humeurs qui sont causes des maladies? ne peut-on pas entendre ce precepte de la cause antecedente, aussi bien que de la conjointe, pour saigner dans la plenitude qui doit bien tost faire vne maladie? n'est-ce pas ce qu'il dit dās l'embonpoint extreme ^{Aph. 3. scā. 1.} des luitteurs, qui n'en peut pas demeurer là? En verité c'est estre difficile de ne se pas contenter de cela, puis qu'on n'y peut rien adiouter, & que tout le surplus est seulement la consequence de ces principes generaux. Car s'il propose la saignée dans l'oppression qui se fait sans crachats, & hors de l'empyeme, n'est-ce pas pour l'inflammation, & pour l'abondance du sang qui s'arreste dans les poulmons? s'il fait saigner dans la douleur du foye, ou dans la pesenteur de rate, n'est-ce pas pour la repletion ou pour l'inflammation de l'une de ces deux parties?

parties ? s'il ordonne qu'on saigne dans les autres inflammations, ce precepte n'est-il pas general, & ne voit-on pas dans les œuvres qu'il en a estendu l'usage à toutes les parties du corps ? ne fait-il pas saigner dans les grandes douleurs de teste, des yeux, des oreilles, des dents, du col, de la poitrine, du foye, de la rate, des reins, & des parties genitales, dans les difficultez d'urine, dans les tumeurs des pieds, & dans plusieurs autres inflammations d'où j'ay fait vn denombrement, dans le liure de phlebotomia que j'ay escrit sur Hippocrate où l'on verra tout ce qu'il en a dit ? & ne donne-t'il pas cét axiome general,

Sent. 7.
se & 6. lib.
6. epid. 4
Lib. de
nat. hum.

pour appaiser les douleurs ? Il faut ouvrir le ventre du sang le plus proche. Et pour faire la revulsion n'écrit-il pas ainsi : Voicy les moyens qu'il faut garder pour tirer du sang, Il faut s'étudier d'ouvrir les veines le plus loin qu'on pourra des lieux où les douleurs se font, & où le sang a
de

de coutume de s'assembler. Que manque-t'il à cette methode ? peut-on trouver d'autres indications pour faire faire la saignée, que la chaleur, la plenitude, la reuulsion, & la deriuation? ne paroît-il pas qu'Hippocrate a eu tous ces desseins en se seruant de la saignée. Mais il est vray qu'il a considéré si l'accident, ou la grandeur de la maladie meritoit la saignée, si le malade estoit dans la vigueur de l'âge, & s'il auoit assez de forces ; & qu'il a voulu qu'on saigna dans le commencement, non pas dans les iours de la crise, comme on le pratique aujourd'huy. D'où ie conclus qu'il a autant saigné que les Medecins de ce temps, puis qu'il saignoit alors par les mesmes indications. Mais qu'il l'a fait plus à propos, puis qu'il a eu égard à la grandeur des maladies, & à la force des malades. Et en cela l'on reconnoit l'abus de saigner pour si peu, que souuét c'est saigner pour rien, & de faire tant de saignées,

gnées, qu'il y en a la plus grande partie qui est faite mal à propos. Je n'exagere pas les choses, ie les mets dans la verité, & par le sentiment du plus sçauant des Medecins, qui n'estoit pas capable d'auoir vne terreur panique, ny vne apprehension auetgle pour vn si grand remede, d'où il sçauoit si bien l'vsage, & qu'il a pratiqué avec vn succez si heureux. Il ne faut pas pēser qu'une verité si conuē, affermie par tant de siecles, & par tant de grands hōmes, soit vne erreur parce qu'elle n'est pas nouuelle: elle est fondée dessus la nature, qui ne reçoit point de nouueautez, autorisée par des raisons qui n'ont point trouuē de contraire, & confirmée par la pratique qui n'a iamais esté blasmée, & qui n'a rien de temeraire. *Car la methode est capable connoissant la maladie de la traiter: parce qu'elle prend garde d'agir plus par raison que par temerité, & plus par facilité que par force.* Et ces methodes si polies,

&

Lib. de
arte.

& si conformes aux esprits des hommes, ces beaux raisonnemens qui leur seruent d'appuy, & ces desseins profonds qui sont des abysses de science, sont des tombeaux que l'on creuse aux malades, & les appareils de leur mort, si l'on ne suit les loix de la nature qu'Hippocrate nous a données.

Tout ce discours demonstre que l'abus qui s'est glissé dans toutes choses n'épargne pas la Medecine, & qu'il n'a point de part aux ouvrages de la nature, qui est nostre vray Medecin d'où j'ay conclu qu'il faut laisser agir la nature lors qu'il est à propos, ou l'ayder par les voyes d'où elle se sert elle mesme, puis qu'elles sont à couuert de l'abus. Mais principalement lors qu'il s'agit de faire des remedes d'où l'effect est considerable, comme celui de l'Antimoine & de la saignée. J'ay prouvé tout cela par la doctrine d'Hippocrate qui est la plus conforme aux maximes de la nature: &
si

si ma maniere d'écrire n'est pas fort agreable , elle est reglée sur celle de l'Auteur d'où i'ay tiré le dessein de ce petit ouurage. I'ay neantmoins tâché de l'ajuster à la portée du vulgaire par des raisons de conuenance qui font plus d'impression sur les esprits que ne sont pas lettrez : & ie l'ay fait d'autant plus librement , que i'ay creu pouuoir satisfaire les sçauans hommes de ce siecle par mes ouurages en latin , où la doctrine d'Hippocrate est dans sa purté & n'a rien perdu de sa force. L'on y verra par vne nouuelle maniere d'écrire Hippocrate prouué par Hippocrate : l'on connoistre le vray sens d'Hippocrate par le rapport de ses passages. L'on apperceura les erreurs qui se sont introduites par faute de les assembler. L'on trouuera les matieres reduites chacune deffous son chapitre, & l'on aura toute la Medecine tirée des escrits d'Hippocrate sous le mesme ordre des modernes.

F I N.

